

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il  
lui a été possible de se procurer. Les détails de cet  
exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue  
bibliographique, qui peuvent modifier une image  
reproduite, ou qui peuvent exiger une modification  
dans la méthode normale de filmage sont indiqués  
ci-dessous.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

29484  
5 CENTIMS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

# L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 26.

Vendredi, 9 Juin, 1893.

MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE  
DIRECTORY  
DES  
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

— ET —

- DEMANDEZ -

DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner.

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — — { 2 LOTS DE }  
\$50. } } \$25. }

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.



# L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 9 JUIN, 1893.

No. 26.

## L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.  
809, bâtisse de la New-York Life,  
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit.  
715, bâtisse de la New-York Life,  
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

### ENTRE NOUS.

Le long du quai les grands vaisseaux,  
Que la houle incline en silence,  
Ne prennent pas garde aux berceaux  
Que-la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,  
Car il faut que les femmes pleurent  
Et que les hommes curieux  
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là les grands vaisseaux,  
Fuyant le port qui diminue,  
Sentent leur masse retenue  
Par l'âme des lointains berceaux.

S. P.

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'accident terrible dont a été victime tout récemment le sympathique rédacteur de la *Vérité*. En se levant avec trop de précipitation, il mit le pied sur sa plume et se fit une légère piqûre. Se rendant bien compte de l'extrême gravité d'une blessure occasionnée par un aussi dangereux instrument, il ordonna immédiatement d'appeler un médecin catholique. Tout d'abord, celui-ci espéra enrayer le mal assez facilement. Hélas ! il avait compté sans la violence du poison.

Trois éminents praticiens de Québec viennent d'être appelés en consultation ; mais la gravité extraordinaire de la maladie les a tellement embarrassés et inquiétés qu'ils ont refusé de se prononcer sur l'état du patient.

Voici tout ce que l'on a pu savoir : les médecins prétendent que le venin du serpent à sonnettes, le plus violent connu jusqu'ici, est tout-à-fait insignifiant à côté de celui de l'instrument qui a causé ce déplorable accident.

Les antiseptiques les plus énergiques sont restés sans effet. Les médecins ont déclaré que la seule chance de salut était la succion du venin par une personne dévouée. A cet effet, plusieurs amis du malade ont proposé de se mettre en campagne ; ils doivent se présenter de préférence dans les communautés dont le rédacteur de la *Vérité* s'est constitué depuis longtemps le défenseur attitré, et ils ne doutent pas de trouver enfin une per-

sonne dont le dévouement et la reconnaissance seront assez grands pour consentir à risquer sa vie à cette besogne alléchante.

Si leurs démarches demeurent infructueuses, tout espoir de sauver la pauvre victime devra être abandonné.

Il est impossible de donner une instruction supérieure à tous les enfants qui fréquentent les écoles élémentaires, comme il est aussi impossible que toute la jeunesse qui désire s'instruire puisse suivre un cours classique. Ce qui manque, ce sont des écoles supérieures, des *high schools*.

Les noms pompeux d' "académies" et d' "instituts" qu'on a donnés à certaines écoles privées et publiques, montées à grands frais, ne sont que des leurres pour y attirer les enfants de ceux qui peuvent payer plus cher que les autres. Que le public ne s'y laisse pas tromper. Le nom n'y fait rien ; ce sont les cours et les capacités des professeurs qui indiquent le rang que doit occuper une école. Parce qu'une école sera installée au milieu d'un jardin et portera le titre d'*Académie Châteaubriand* et qu'une autre sera placée sur une rue aristocratique et s'appellera l'*Institut du Mont-Parnasse*, si les élèves n'y apprennent rien, ce ne seront toujours que des écoles de troisième ordre, des écoles *élémentaires*.

Il n'y a pas longtemps, un député de cette ville, le représentant de la division Saint-Louis, a cru devoir élever la voix pour attirer l'attention de la chambre de commerce sur l'imperfection de l'enseignement de nos écoles : le public lui en sera reconnaissant. C'est le devoir de tout homme intelligent d'essayer d'élever le niveau de l'instruction de la jeunesse. Les députés sont bien ceux qui peuvent faire comprendre l'importance de cette question et mettre en garde avec autorité les pères de famille contre un système dont ces derniers sont souvent les dupes.

Le gouvernement fédéral va faire des changements au tarif, créer des relations commerciales nouvelles, établir un service de steamers rapides et tâcher de faire des arrangements commerciaux avec les États-Unis.

La réussite de ces projets, qui sont sur le tapis vert du conseil, me dit-on, ferait beaucoup, avec l'immense patronage d'un gouvernement au pouvoir, pour lui assurer un nouveau bail administratif.

La grande convention libérale du 20 juin paraît admirablement organisée. Elle ne pourra manquer d'amener de bons résultats : la confiance, l'enthousiasme, le dévouement aux chefs et au parti. Mais ces sentiments s'effacent avec le temps, et si les élections générales n'ont pas lieu avant deux ans et demi, je doute que l'on se rappelle alors les bonnes résolutions d'aujourd'hui.

Ce seront les faits nouveaux qui décideront des prochaines élections.

La neige a disparu. Les pluies bienfaisantes sont venues préparer la terre, et le soleil de ses chauds rayons couronnera ce travail de la nature.

Les cultivateurs vont se mettre à l'œuvre avec activité. Ils vont mettre en pratique les mille et une choses qu'ils ont apprises depuis la dernière récolte.

Le grand mouvement qui s'est fait depuis quelque temps autour de l'agriculture a fait comprendre à la classe agricole quel grand rôle elle doit jouer et quelle action utile elle a à accomplir.

L'attention publique est portée sur les cultivateurs, et le pays attend de leur énergie et de leur activité sa prospérité.

Au cours d'un article signé, M. L. Z. Joncas adresse à M. Choquette, député de Montmagny, les sévères paroles qui suivent :

"Le lâche pantin qui m'insulte dans la *Sentinelle* et qui occupe comme moi un siège à la chambre des communes du Canada me dit qu'il y aura enquête à ce sujet à la prochaine session.

"Je le défie bien, lui, l'aboyeur et l'insulteur public, de mettre son siège en jeu avec le mien. Qu'il agisse en homme. Je suis prêt à le rencontrer."

M. Joncas peut se considérer certain que son adversaire n'a d'assurance qu'à une distance respectable de ceux qu'il attaque. Il joue le rôle de la bête puante et se sauve après avoir lancé ses *infectants*.

La poursuite criminelle intentée contre M. Choquette a été réglée par un *referendum* à un jury d'honneur. La décision de ce jury comporte une rétractation que M. Choquette publiera et fera bientôt publier dans divers journaux.

Ce point est réglé : il n'y a plus à y revenir.

"Il y a quelques semaines, nous avons dit que le roi des Belges était affilié à la franc-maçonnerie. Nous venons de recevoir d'un de nos amis de Belgique l'assurance que tel n'est pas le cas. Tant mieux !"

Ce n'est pas plus difficile que ça ! M. Tardivel calomnie, et si personne ne proteste, ses faussetés courent son petit monde de lecteurs. Et quand on proteste, alors il glisse un petit entrefilet anodin dans quelque coin de sa feuille, et tout est dit.

Joli métier, ma foi !!!

Déjà les citadins s'enfuient vers la mer et à la campagne. Les chaleurs excessives des premiers jours de juin ont surpris tout le monde, accoutumé qu'on était au mauvais temps d'avril et de mai.

Le Saint-Laurent verra, cette année, plus de visiteurs que d'habitude. La Malbaie, Kamouraska, la Rivière-du-Loup, Cacouna, Tadoussac et tant d'autres endroits charmants, supérieurs sous bien des rapports aux places d'eaux américaines, vont être envahis.

La compagnie du Richelieu a dû établir un service additionnel et les touristes ne pourront que se féliciter des efforts qu'elle fait pour augmenter leur confort et l'agrément du voyage.

L'on m'assure qu'à la Malbaie et à la Rivière-du-Loup, il devient très difficile de se procurer des maisons

pour l'été. A peu près tout ce qui est mis en location chaque année est déjà pris.

*L'Opinion Publique* aura un correspondant spécial qui visitera toutes les places d'eaux et lui enverra des chroniques chaque semaine.

Le *Directory des Citoyens de Montréal* sera prêt ces jours-ci. C'est un superbe volume, dont le prix (\$1.50) paraît trop peu élevé. Toutefois Montréal ne peut que se féliciter d'avoir un très bon *directory* à sa disposition à ce prix, quand Toronto, Québec et Ottawa paient de \$ 3.00 à \$ 6.00 pour un ouvrage du même genre.

Je cueille, parmi les citations de M. Fréchette, quelques échantillons du style et des pensées de M. l'abbé Baillargé.

Merci au poète lauréat d'avoir transmis à la postérité ces superbes pages qui jettent un éternel éclat sur les lettres canadiennes :

Page 107. — Je suis en route pour les sources de Saint-Léon. Il y a là des eaux minérales dont on vante l'efficacité. Je veux y noyer le rhumatisme. Les rognons y trouveront peut-être aussi quelque bien.

Page 127. — Gare aux ananas. Une tranche, une simple tranche me fait depuis le midi guerre à outrance. Hein ! la voilà qui *revire* (!) de bord.

Page 142. — Bien que les eaux de Saint-Léon n'aient pas eu sur les rognons l'effet voulu, elles m'ont cependant fait beaucoup de bien *au point de vue* (!) du rhumatisme. Ainsi *pendant* toute l'année scolaire je me suis félicité d'être allé aux sources Saint-Léon et j'y retournerai.

Page 192. — Nuit *massacrante*. Douleurs qui me font croire à un commencement d'inflammation des intestins. Je le *note* pour *marquer* en même temps que trois prises de bismuth ont fait cesser toute guerre *intestine*. En voyage ayons toujours quelques prises de cette excellente poudre.

Page 207. — Que l'on dise et que l'on fasse (pour *quoi que l'on dise*, etc., style *joliettensia* !) le cochon de lait n'est pas facile à digérer. Ce que j'en ai mangé chez l'oncle Théode Giroux était pourtant *fait à la perfection*.

Pour donner à la *chaire* de cet intéressant quadrupède toutes les qualités dont elle est susceptible (être susceptible de qualités, c'est du neuf !) il faut la laisser quinze heures dans la saumure et la faire cuire au four.

Lorsque l'estomac monte au cerveau avec sa grande échelle indigestion (style *collegiana* !) les pensées des autres sont avec raison les préférées.

Page 116. — Quoi qu'il en soit, grâce à l'eau de la source, on ne laisse pas de bien digérer ; c'est une compensation qui a bien sa valeur.

Page 117. — Cette eau ainsi réchauffée agit davantage sur l'estomac et les intestins.

Page 134. — D'heure en heure un verre d'eau sulfureuse. Ne commencer qu'une heure après chaque repas, pour donner à la digestion le temps de se mettre en marche.

Voici comment M. Paul de Cassagnac parle du président de la république française :

"Cet homme, ce Carnot, au lieu d'être supérieur aux députés et aux sénateurs, leur est, au contraire, inférieur.

“ Il ne peut pas les renvoyer devant le peuple pour être jugés.

“ C'est lui, au contraire, qu'on peut flanquer à la porte comme un simple bambin qu'il est.

“ Il est leur jouet, leur instrument, leur esclave.

“ C'est le paillason sur lequel le parlement essuie ses pieds sales.

“ C'est le soliveau sur lequel les grenouilles rouges viennent gambader et déposer leurs excréments.

“ Au lieu d'être un secours pour la France, un refuge, une digue, c'est le complice conscient ou inconscient, actif ou passif, de toutes les ignominies commises par un parlement sans frein.”

Après cela, on parlera de la violence des journalistes canadiens.

À propos de la prochaine exposition des chiens, citons un trait d'intelligence canine absolument exact et fait pour confondre ceux qui prétendent que les bêtes ne sont que... des bêtes.

Un gentleman *farmer* du Languedoc possède un chien qui connaît tous les droits et tous les devoirs de gardien de troupeau.

Le gentleman ayant, il y a quelque temps, parié que son chien pourrait parfaitement remplacer le berger, on vit, pendant une semaine entière, l'intelligent animal faire sortir, chaque matin, sans l'assistance de personne, les moutons de leur parc, les conduire au pâturage, les garder toute la journée ; puis, à la tombée du crépuscule, les ramener à l'étable, les y renfermer, puis, enfin, s'étendre en travers de la porte et y passer fidèlement la nuit.

Même, — fait à peine croyable — une bataille terrible s'étant, une nuit, engagée entre quelques béliers, le chien dut y mettre ordre en isolant les combattants dans de petits parcs aménagés à cet effet.

Le pari du gentleman fut gagné haut la main.

Parce qu'il fait chaud, tout le monde parle du choléra ; nous offrons à nos lecteurs une recette déclarée infaillible par un poète qui l'expérimenta lors de l'épidémie cholérique de 1832. La voici :

Un quarteron d'indifférence,  
Autant de résolution,  
Dont vous ferez infusion  
Avec le jus de patience ;  
Point de procès, force gaieté,  
Deux onces de société  
Avec quelque peu d'exercice ;  
Point de soucis, ni d'avarice,  
Trois bons grains de diversion,  
Aucun excès de passion...  
Vous mêlez le tout ensemble  
Pour en prendre, si bon vous semble,  
Autant le soir que le matin  
Avec un doigt de fort bon vin.  
Vous verrez que cette pratique  
Au choléra fera la nique !

#### LA RELIGION CHEZ LES JUIFS.

Les *Archives Israélites* sont une grande revue dans Israël : elles ont vécu plus de cinquante années et, pendant ces cinquante années, elles n'ont cessé de propager l'idée et surtout l'intérêt de la famille. Mais si les *Archives* sont grandes, Elie Aristide Astruc, autrefois grand rabbin de Bruxelles et aujourd'hui remplissant les mêmes fonctions dans la circonscription de Bayonne, est plus grand encore. Il doit surtout sa célébrité au zèle exubérant avec lequel il poussa le citoyen Naquet,

à introduire en France la loi thal mudique du divorce. C'est ainsi, paraît-il, qu'ils prétendent payer aux nations catholiques la liberté civile qu'elles leur accordent si généreusement de nos jours, nous dirons, nous, si imprudemment !

Comme l'émigration juive prend, en Amérique, des proportions plus considérables et que nos rapports avec eux deviendront plus fréquents, peut-être ne sera-t-il pas tout à fait inutile de nous demander ce que le juif moderne pense de nous et des autres au point de vue religieux. Nous saurons ainsi ce que nous devons en attendre. Un numéro des *Archives Israélites* tombé par hasard entre mes mains va nous donner toutes les informations désirables, dans un article : *Pourquoi nous restons juifs*, signé par l'éminent Rabbi Astruc.

“ Si nous, hommes modernes, fils de ce siècle, avons à abandonner le judaïsme, quelle religion embrasons-nous ? Le bouddhisme ? Non, parce que sa croyance détruit l'homme, en fait une partie de Dieu et lui enlève la liberté. Nous connaissons cette offre séduisante ; elle est fort ancienne. C'est le *mythe* gracieux et inquiétant de la *Genèse* ; c'est le serpent qui nous propose d'être comme des dieux et de connaître le bien et le mal. Être une partie de Dieu, c'est trop et trop peu. Il nous suffit d'être les *fils de Dieu*, avec toutes les misères et toutes les grandeurs que ce titre comporte. La *Bible* nous l'a offert depuis quelques milliers d'années, et nous ne le répudions pas facilement.”

Le juif moderne ne sera donc pas bouddhiste, à la différence de ces centaines, que dis-je ? de ces milliers de mécréants qui, en Europe et en Amérique, se jettent, sous le nom de *theosophists*, dans l'abîme de la *Nirvanâ* indienne. Il a raison : c'est trop et trop peu. Mais comment peut-il appeler *fabuleuse* dans la *Genèse* la parole de Dieu qu'il reconnaît *vraie* dans le *Deutéronome* ? Comment peut-il croire être le fils adoptif de Dieu et nier le péché originel, quand la même autorité affirme l'un et l'autre ?

Mais passons. Le juif moderne se fera-t-il plus volontiers disciple de Mahomet ?

L'islamisme sourit davantage à notre rabbin. Il aime à le voir “ lever haut la bannière de la foi en un seul Dieu ” et arracher à l'idolâtrie des multitudes de peuples. Cependant l'islamisme ne saurait devenir la religion des juifs, parce qu'il “ n'atteint ni le sublime idéal de la loi et des prophètes, ni la morale des docteurs juifs, ni le spiritualisme de l'Évangile.” Le mahométisme ne peut égaler le judaïsme ni le christianisme quant à la famille, à la société et à la fraternité humaine.

Mais Rabbi Astruc sait-il de quel Dieu le mahométisme est le soldat ? Non du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; encore moins du Dieu des chrétiens, mais bien d'un Dieu imaginaire, amas confus de tous les dieux païens et qui ne trouve comme récompense à donner à ses fidèles qu'un paradis à la Zola.

En jugeant de cette condescendance, n'oublions pas que Rabbi Astruc s'est affirmé “ fils de ce siècle.”

Rabbi Astruc poursuit son odyssee et en vient au catholicisme. “ De toutes les confessions chrétiennes *orthodoxes* (?), nous dit-il, le catholicisme est la plus grande. Son rôle dans le passé a été très important, et aujourd'hui le monde civilisé semble lui appartenir

tout entier. Son organisation est merveilleuse. Son influence s'étend partout. Les plus humbles de ses pasteurs consolent et dirigent les petits ; ses chefs les plus autorisés président au mouvement des peuples. Quant à son souverain pontife, il est l'égal des plus puissants souverains, avec cette différence que sa majesté ne peut jamais disparaître, parce qu'elle est esprit."

Alors les juifs iront à l'Église catholique ? Non, et pour cette raison, selon notre rabbin, qu'elle présente les dogmes essentiels du judaïsme sous une forme que la Bible ne connaissait pas et que la raison ne saurait admettre.

Ces dogmes, on le sait, sont la trinité, l'incarnation et la rédemption. Fils des déicides, les juifs ne les croient pas ; mais ce qui surprend à bon droit, c'est de voir Rabbi Astruc y ajouter la vie éternelle. "Fils de ce siècle," il ne veut que le progrès d'ici-bas !

Au protestantisme le juif moderne volontiers se rattacherait, car, dit-il, "il vit de la Bible interprétée par la raison libre et il n'admet pas d'intermédiaire entre Dieu et le secret de la conscience humaine." Mais encore, entendons bien : le protestantisme qu'il voudrait, c'est le protestantisme radical, qui ne voit en Jésus-Christ qu'un sage comme Moïse, Élie et Isaïe.

Et pourtant, non : le protestantisme même rationaliste est encore trop. "Il ne nous reste qu'un seul refuge : la religion naturelle. Demandons-lui donc ses dogmes aussi simples que sublimes, les deux ou trois dogmes que la science de tous les siècles a laissés en héritage au sens commun, les deux ou trois dogmes que le pontife du spiritualisme, Jules Simon, a formulés en ces mots : *Je crois, par la lumière de ma seule raison, que Dieu est mon créateur ; je crois que, dans la vie présente, je remplis sous ses yeux le rôle qu'il m'a assigné ; je crois qu'à la fin de cette vie il m'attend pour me récompenser ou pour me punir.*"

Tels sont les points auxquels se réduit la foi d'un juif, fils de ce siècle, et encore faut-il remarquer que par création il entend une simple transformation de la matière éternelle et par enfer un châtement purement temporel.

Que s'ils restent juifs, c'est qu'ils attendent le jour où Israël règnera sur le monde entier. Ce jour-là, le Messie sera venu, car le Messie pour eux, ce n'est point une personne, mais un peuple, le peuple juif.

Pour atteindre ce but, qu'ont fait, que font les juifs partout où ils le peuvent ? Ils poursuivent le christianisme avec l'acharnement avec lequel leurs pères poursuivirent le Christ, et ils sucent, comme des vampires, le sang des nations catholiques.

VECCHIO.

#### LE NAUFRAGÉ.

Devant le cabaret qui domine la rade  
Maître Jean Gaëlle, le rude camarade,  
Le vieux gabier manchot du bras droit, le marin  
Qu'un boulet amputa le jour de Navarin,  
La pipe aux dents, buvant son grog par intervalles,  
Conte, les soirs d'été, ses histoires navales  
Aux pilotins du port attablés avec lui.

Oui, mes enfants, voilà soixante ans aujourd'hui,  
Leur dit-il, que je suis entré dans la marine  
Et que j'ai pris la mer sur la *Belle-Honorine*,

Un trois-mâts éreinté, pourri, tout au plus bon  
A brûler, qui faisait voile pour le Gabon,  
Avec le vent arrière et la brisé bien faite.  
J'avais grandi, pieds nus, à pêcher la crevette  
Avec un vieux — mon oncle, à ce qu'on prétendait —  
Qui rentrait tous les soirs ivre et qui me battait.  
Tout enfant, j'ai beaucoup pâti, je puis le dire ;  
Mais, une fois à bord, ce fut encor bien pire  
Et c'est là que j'appris à souffrir sans crier.  
Primo : notre navire était un négrier  
Et, dès qu'on fut au large, on ne tint plus secrète  
L'intention d'aller là-bas faire la traite.  
Le capitaine était toujours rond comme un œuf  
Et menait l'équipage à coups de nerf de bœuf.  
Tous retombaient sur moi — la chose est naturelle,  
Un mousse ! — Je vivais au milieu d'une grêle  
De coups ; à chaque pas sur le pont, je tremblais  
Et je levais le bras pour parer les soufflets.  
Ah ! nul n'avait pitié de moi. C'était bien rude ;  
Mais dans les temps d'alors, on avait l'habitude  
D'assommer un enfant pour en faire un marin ;  
Et je ne pleurais plus, tant j'avais de chagrin !

Enfin j'aurais fini par crever de misère,  
Quand je fus consolé par un ami sincère.  
Dieu — nous y croyons tous ; en mer, il le faut bien ! —  
Chez ces hommes méchants avait mis un bon chien.  
Traité comme moi-même, il vivait dans les transes  
Et nous fûmes bientôt de vieilles connaissances.  
C'était un terre-neuve et Black était son nom ;  
Noir, avec des yeux d'or ; et ce doux oompagnon  
Dès lors ne me quitta guère plus que mon ombre.  
Et par les belles nuits aux étoiles sans nombre,  
Quand il ne restait plus que les hommes de quart,  
Accroupi sur le pont avec Black à l'écart,  
Dans un recoin formé d'une demi-douzaine  
De ballots arrimés près du mât de misaine,  
Et mes deux bras passés au cou du brave chien,  
Je déchargeais mon cœur en pleurant près du sien.  
Oui, je pleurais, bercé par le bateau qui tangué,  
Tandis qu'il me léchait avec sa grosse langue.

Mon pauvre Black ! Allez ! je songe à lui souvent.

Nous avons eu d'abord bonne mer et bon vent ;  
Mais, un jour qu'il faisait une chaleur atroce,  
Notre vieux capitaine — une bête féroce,  
C'est vrai, mais bon marin, on ne peut le nier —  
Fit une étrange moue et dit au timonier :

"Vois donc ce grain là-bas... La drôle de visite !..."

L'autre répond :

"Il est bien noir et vient bien vite !

— Holà ! hé ! tu vas voir comment je le reçois...  
Hale bas le clin-foc !... Serre le catacois !"

Bah ! c'était la tempête ; et toujours trop de toile !  
On serre les huniers, on cargue la grand'voile ;  
Enfin le loup de mer prend ses précautions.  
Mais le navire était trop vieux et nous dansions,  
Mes enfants, que le diable en aurait pris les armes !  
On travaillait, malgré l'orage et ses vacarmes ;  
Mais quand on eut de l'eau plein la cale, il fallut  
S'occuper promptement des moyens de salut.  
Harassés, aveuglés, trempés comme une soupe,

Pour la mettre à la mer nous parions la chaloupe,  
Quand tout à coup, et sans nous demander conseil,  
Voilà le pont qui crève avec un bruit pareil  
Au fracas d'un vaisseau qui lâche sa bordée.  
Nous coulions.

On ne peut pas se faire une idée  
De l'émoi que vous cause un de ces plongeons-là.

Moi, pendant la minute où le bateau coula  
En tournant sur lui-même avec un air stupide,  
Je revis mon passé dans un éclair rapide :  
Oui, tout, notre vieux port, ses mâts et son clocher,  
Et la plage où j'allais, pieds nus, sur le rocher,  
Et le sable semé de méduses vermeilles...

Brusquement, l'eau m'emplit la bouche et les oreilles.  
Je n'aurais pas été longtemps à patauger  
Et j'allais m'engloutir, ne sachant pas nager,  
Lorsque Black me saisit au collet par la gueule.  
Justement la chaloupe avait surnagé seule ;  
Elle était près de nous ; le chien, d'un brave effort,  
Me pousse jusque-là ; j'en empoigne le bord  
Et je saute dedans avec la bonne bête !  
Quant à notre trois-mâts, l'effroyable tempête  
N'en avait épargné que le mousse et son chien,  
Dans ce canot sans mâts, sans avirons, sans rien !  
Quoique gamin, j'avais le cœur plein de courage ;  
Mais, deux heures après, quand se calma l'orage,  
Je compris, en songeant à mon sort froidement,  
Qu'à moins de rencontrer en mer un bâtiment,  
Je ne parviendrais pas à regagner la terre.  
J'étais seul sur le vaste océan solitaire,  
Et nous n'étions sauvés de la noyade enfin,  
Mon pauvre Black et moi, que pour mourir de faim !  
Pas un biscuit, pas un bidon dans la cambuse,  
Comme sur le fameux radeau de la *Méduse* !...  
Mais abrégeons. Les bons récits sont les plus courts.  
Pendant trois longues nuits et pendant trois longs jours  
Notre canot flotta balancé par la lame.  
La faim grondante au ventre et l'angoisse dans l'âme,  
Et perdant chaque jour l'espoir du lendemain,  
Assis près de mon chien qui me léchait la main,  
Sous le soleil torride ou sous la froide étoile,  
J'attendis donc, sans voir apparaître une voile  
A l'horizon fermant sur moi son cercle bleu.

Donc, le troisième jour, j'avais la gorge en feu  
Et la fièvre, lorsque tout à coup je remarque  
Que Black se rencognait dans un coin de la barque,  
Qu'il avait l'air tout chose, et que son œil, si bon,  
D'ordinaire, et si doux, luisait comme un charbon.

"Allons ! mon vieux, lui dis-je, ici ! Qu'on te caresse !"

Pas du tout. Il me lance un regard de détresse.  
Je m'avance ; il recule et gronde entre ses dents,  
Tenant toujours fixés sur moi ses yeux ardents,  
Et veut happer ma main, que, d'instinct, je retire ;  
Et je me demandais : "Qu'est-ce que ça veut dire ?"  
Lorsque avec le frisson de la petite mort,  
Je vois Black qui saisit le bordage et le mord  
En laissant sur le bois couler un flot de bave.  
Et je devinai tout !... Sur notre atroce épave,  
Le chien, pas plus que moi, n'avait bu ni mangé,  
Et voilà maintenant qu'il était enragé !  
Oui, celui qui m'avait sauvé du grand naufrage,  
Mon chien, mon matelot, mon frère, avait la rage !  
Avez-vous bien compris ? Voyez-vous le tableau ?

Cette barque perdue entre le ciel et l'eau,  
Et, dedans, cet enfant, seul devant cette bête,  
Avec le grand soleil tropical sur la tête,  
Blanc de peur et tapi dans un coin du bateau.

Je cherchai dans ma poche et j'ouvris mon couteau,  
Car, machinalement, chacun défend sa vie.  
Il était temps. Cédant à son horrible envie,  
L'animal furieux sur moi s'était jeté.  
D'un brusque mouvement du corps je l'évitai,  
Je le pris par la nuque et, le sentant se tordre  
Et tâcher de tourner la tête pour me mordre,  
Je pus le terrasser enfin sous mon genou ;  
Puis, tandis qu'il roulait ses pauvres yeux de fou  
Et que sous moi ses flancs ronflaient comme une forge,  
Je lui plongeai trois fois mon couteau dans la gorge...  
J'avais tué mon seul et mon premier ami !

Comment je fus trouvé plus tard, mort à demi  
Et tout couvert du sang que vomit le cadavre,  
Par les hommes d'un brick qui retournait au Havre,  
Qu'importe ?

Depuis lors, j'ai bien souvent tué.  
En guerre, n'est-ce pas ? on s'est habitué.  
Je fus du peloton, un jour, à la Barbade,  
Qui devait fusiller mon meilleur camarade ;  
Et cela ne m'a pas donné le cauchemar.  
Sous le contre-amiral Magon, à Trafalgar,  
Ma hache a bien coupé, pendant les abordages,  
Plus de dix mains d'Anglais s'accrochant aux cordages ;  
Je n'y pense jamais, pas plus qu'au peloton.  
A Plymouth, j'ai plongé, pour m'enfuir du ponton,  
Mon poignard dans le dos à deux factionnaires,  
Et sans m'en repentir jamais, mille tonnerres !  
Mais d'avoir évoqué ce souvenir ancien,  
De vous avoir conté le meurtre de mon chien,  
Je ne dormirai pas de la nuit, et pour cause...

Garçon, un second grog !... Et parlons d'autre chose !...

FRANÇOIS COPPÉE.

#### LA GOUVERNANTE D'ALFRED DE MUSSET.

Savait-on que la gouvernante de Musset, celle qui l'a veillé jusqu'à sa mort, existât encore ? Nous l'avons rencontrée, de la façon la plus imprévue, l'autre jour, dans le quartier Saint-Honoré, non loin de cette maison de la rue du Monthabor où s'éteignit le grand poète. Une vieille charmante, à l'attitude modeste, au regard clair et doux, et de conversation fine. Que de souvenirs sous son bonnet !

— Pensez donc, monsieur, j'ai été sa gouvernante de 1850 à 1857 ! Et j'avais déjà travaillé pendant trois ans chez Mme de Musset, au quai Voltaire, alors que les deux fils vivaient chez leur mère. J'ai ainsi passé dix ans à ses côtés, les dix meilleures années de ma vie, monsieur, car si vous saviez ce qu'il était cordial et généreux ! Ce n'était pas seulement un grand poète, mais un noble cœur. Ah ! le bon maître que j'ai perdu ! Et deux larmes coulent silencieusement sur les joues de cette exquise vieille.

Emu à notre tour devant cette douleur exprimée d'une façon si ingénue, nous gardons le silence. Mais l'aimable femme reprend elle-même la conversation. Du temps du poète, elle s'appelait Mlle Colin. Elle s'est mariée depuis...

— Quel âge me donnez-vous ? me dit-elle avec un sourire, en me regardant dans les yeux.

— De soixante à soixante-cinq ans.

— J'en ai soixante-dix huit ! Dame ! nous ne sommes pas d'hier, nous autres. Pensez donc qu'il y aura, ces jours-ci, trente-six ans que monsieur est mort. Je vois encore ses obsèques par ce matin glacial !...

Et voici que la gouvernante du poète nous donne des détails nouveaux, précis, sur le fatal événement, sur la cérémonie funèbre à Saint-Roch, la lente procession derrière le convoi au Père-Lachaise. On a accusé les Parisiens de s'être montrés indifférents envers le poète, le jour de ses obsèques. Il n'y avait pas plus de cent personnes à l'église, a-t-on dit. Et le nombre de ses amis était réduit à trente au cimetière. Il y a une raison à cela. La mort du poète avait été tenue secrète par Paul de Musset, à cause de sa mère qui, éloignée, à Angers, avait ignoré l'état réel du malade. A la vérité, cette mort avait été une surprise. Personne ne s'y attendait. Au moment où l'on croyait le poète beaucoup mieux, il s'éteignait. Paul avait voulu préparer sa mère à cet événement imprévu. Aussi la nouvelle ne fut-elle envoyée aux journaux que le jour même des obsèques. On avertit à la hâte quelques amis, qui se chargèrent de prévenir les autres.

— Et puis, monsieur, me dit la gouvernante, il a eu l'enterrement d'un poète. Le convoi n'était suivi que par des admirateurs et des amis sincères. Les obsèques à grand spectacle sont faites pour les hommes politiques. Celles de M. Victor Hugo m'ont causé de la peine. C'était une mascarade. M. Alfred l'a dit lui-même :

Grand homme si l'on veut, mais poète, non pas.

— Vous voyez que je connais mon Musset, ajouta-t-elle en souriant. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? C'est mon dieu. Et puis, tout cela est si beau !

Et notre interlocutrice nous raconte ce fait piquant que *Carmosine*, la si jolie comédie du poète, fut écrite par elle sous sa dictée. Musset venait de se couper le doigt en déplaçant un objet ébréché. Et comme il était pressé par le temps, ayant promis au Dr Véron, directeur du *Constitutionnel*, de lui livrer la pièce à bref délai, force lui fut de prendre un secrétaire. Le simple droit de reproduction concédé à Véron fut payé par celui-ci cinq mille francs.

— Mais vous m'en donnez trop ! s'écria Musset, qui était d'une délicatesse extrême sur la question d'argent.

— Bah ! répondit Véron, c'est vous qui faites un marché de dupe, puisqu'il est convenu que je garde le manuscrit.

En rentrant chez lui, Musset raconta la chose à sa gouvernante, mais, s'interrompant tout à coup :

— Sapristi ! je n'y pensais pas, le manuscrit est de vous ! Il faut que je l'en avertisse.

— Ce n'est pas la peine, répondit Mlle Colin, il le verra bien aux fautes d'orthographe !

Et comme ma curiosité était de plus en plus éveillée par cette conversation si pleine de détails imprévus, je questionnai la gouvernante sur les habitudes du poète, sa façon de travailler, les amis qu'il recevait.

— Il travaillait très irrégulièrement, me répondit-elle ; mais une fois qu'il s'était attablé dans le salon, la plume à la main, c'était le diable de le distraire de sa tâche. Et surtout, pas de bruit ! Quant aux amis, il

en venait très peu. Quatre ou cinq à peine, et des plus intimes, dont le plus assidu était M. Émile Augier. De ses confrères, il en parlait toujours avec bonté. A table, je l'entendais quelquefois s'entretenir avec admiration et cordialité de M. Alexandre Dumas, de M. Théophile Gautier et même de M. de Lamartine, malgré les fa-meux vers que vous savez.

— Et Victor Hugo ?

— Oh ! il déclarait que celui-là était un homme extraordinaire. Il me disait : " Savez-vous, mademoiselle Colin, ce que c'est qu'un homme de génie ? C'est M. Hugo."

Et quand je lui demandais comment il était, ce M. Hugo dont on parlait tant, il me répondait très sérieusement :

— Figurez-vous un homme qui dépasse les autres hommes de toute la tête. Ainsi, il ne pourrait jamais entrer ici, à cause du plafond.

Très amusé par cette interview rétrospective, je posai une dernière question :

— Et Mlle Rachel ?

— Oh ! elle n'est jamais venue rue du Monthabor. Je ne l'ai vue qu'une fois, alors que monsieur habitait chez sa mère. C'était un soir, après une représentation du *Caprice*. Elle venait, toute joyeuse, annoncer à l'auteur que la recette avait atteint trois mille francs, ce qui représentait le maximum en ce temps-là. Ils semblaient avoir beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Mais Mlle Rachel n'aurait jamais pu s'entendre avec monsieur.

— Pourquoi ?

— Dame ! à cause du caractère.

Elle avait vu cela de prime saut, la gouvernante du poète. Et je la quittai sur cette observation si fine et si juste, emportant de cette rencontre un souvenir exquis.

D. F..

#### LA CLOCHE.

La petite paroisse de Lande-Fleurie avait une vieille cloche et un vieux curé.

La cloche était si fêlée que sa sonnerie ressemblait à une toux de vieille femme, qui faisait mal à entendre et qui attristait les laboureurs et les bergers répandus dans les champs.

Le curé, l'abbé Coentin, était solide encore, malgré ses soixante-quinze ans. Il avait une figure d'enfant, ridée, mais rose, encadrée de cheveux blancs pareils aux écheveaux que filaient les bonnes femmes de Lande-Fleurie. Et il était adoré de ses ouailles, à cause de sa bonhomie et de sa grande charité.

Comme l'époque approchait où l'abbé Coentin devait accomplir la cinquantième année de son sacerdoce, ses paroissiens résolurent de lui offrir un cadeau d'importance pour fêter cet anniversaire.

Les trois marguilliers firent secrètement la quête dans toutes les maisons, et quand ils eurent réuni cent écus, ils les portèrent au curé, en le priant d'aller à la ville et d'y choisir lui-même une cloche neuve.

— Mes enfants, dit l'abbé Coentin, mes chers enfants... c'est évidemment le bon Dieu qui... pour ainsi dire... en quelque manière...

Et il n'en put dire plus long, tant il était ému. Il ne sut que murmurer :

— *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace.*

Dès le lendemain, l'abbé Corentin se mit en route pour acheter la cloche. Il devait faire à pied deux lieues de pays, jusqu'au bourg de Rosy-les-Roses, où passait la diligence qui menait à la bonne ville de Pont-l'Archevêque, chef-lieu de la province.

Il faisait beau. La vie des arbres, des oiseaux et des plantes utiles ou agréables bruissait sous le soleil des deux côtés du chemin.

Et le vieux curé, la tête déjà pleine des beaux carillons futurs, marchait allègrement, en louant Dieu, comme saint François, de la gaieté de la création.

Comme il approchait de Rosy-les-Roses, il vit, sur le bord de la route, une voiture de saltimbanques dételée. Non loin de cette voiture, un vieux cheval était couché sur le flanc, les quatre jambes allongées et raidies, les cerceaux des côtes et les os pointus de la croupe crevant la peau usée, du sang aux naseaux, la tête énorme et les yeux blancs.

Un vieil homme et une vieille femme, vêtus de hillons bizarres et de maillots de coton rosâtre étoilés de reprises; étaient assis au bord du fossé et pleuraient sur le vieux cheval mort.

Une fille de quinze ans surgit du fond du fossé et courut vers l'abbé, en disant :

— La charité, monsieur le curé ! La charité, s'il vous plaît !

La voix était rauque et douce à la fois, et modulait sa prière comme une chanson de zingara. L'enfant, dont la peau avait la couleur du cuir fraîchement tanné, n'était vêtue que d'une chemisette sale et d'un jupon rouge; mais elle avait de très larges prunelles noires et veloutées, et les lèvres comme des bigarreaux mûrs; ses bras jaunes étaient tatoués de fleurs bleues et un cercle de cuivre retenait ses cheveux noirs, étalés en éventail de chaque côté de son visage maigre, comme cela se voit aux figures égyptiennes.

L'abbé, ralentissant sa marche, avait tiré de son porte-monnaie une pièce de deux sous. Mais, ayant rencontré les yeux de l'enfant, il s'arrêta et se mit à l'interroger.

— Mon frère, expliqua-t-elle, est en prison, parce qu'on a dit qu'il avait volé une poule. C'est lui qui nous faisait vivre et nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

L'abbé remit les deux sous dans sa bourse et en tira une pièce blanche.

— Moi, continua-t-elle, je sais jongler, et ma mère dit la bonne aventure. Mais on ne nous permet plus de faire notre métier dans les villes et dans les villages, parce que nous sommes trop misérables. Et maintenant, voilà que notre cheval est mort. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Mais, demanda l'abbé, ne pourriez-vous point chercher de l'ouvrage dans le pays ?

— Les gens ont peur de nous et nous jettent des pierres. Puis, nous n'avons pas appris à travailler; nous ne savons faire que des tours. Si nous avions un cheval et un peu d'argent pour nous habiller, nous pourrions encore vivre de notre état... Mais il ne nous reste plus qu'à mourir.

L'abbé remit la pièce blanche dans son porte-monnaie.

— Aimes-tu le bon Dieu ? demanda-t-il.

— Je l'aimerai s'il nous vient en aide, dit l'enfant.

L'abbé sentait à sa ceinture le poids du sac où étaient les cent écus de ses paroissiens.

La mendiante ne quittait point le saint prêtre des yeux, de ses yeux de tzigane que les prunelles emplissaient tout entiers. Il questionna :

— Es-tu sage ?

— Sage ? fit la tzigane avec étonnement, car elle ne comprenait pas.

— Dis : " Mon Dieu, je vous aime ! "

L'enfant se taisait, les larmes plein les yeux. L'abbé avait défait les boutons de sa soutane et ramenait le gros sac plein d'argent.

La tzigane attrapa le sac d'un geste de singe et dit :

— Monsieur le curé, je vous aime.

Et elle s'enfuit vers les deux vieux qui, sans bouger, pleuraient toujours sur le cheval mort.

L'abbé continua sa marche vers Rosy-les-Roses, songeant à la grande misère où il plaît à Dieu de tenir beaucoup de ses créatures et le priant d'éclairer cette petite bohémienne qui, visiblement, n'avait pas de religion et qui, peut-être, n'avait pas même reçu le saint baptême.

Mais, tout à coup, il s'avisa que ce n'était plus la peine d'aller à Pont-l'Archevêque, puisqu'il n'avait plus l'argent de la cloche.

Et il revint sur ses pas.

Il avait peine à comprendre, maintenant, comment il avait pu donner à une mendiante inconnue, à une saltimbanque, une somme si énorme — et qui ne lui appartenait point.

Il pressa le pas, espérant revoir la bohémienne. Mais il n'y avait plus, au bord du chemin, que le cheval mort et la roulotte dételée.

Il médita sur ce qu'il venait de faire. Il avait, sans aucun doute, gravement péché : il avait abusé de la confiance de ses ouailles, détourné un dépôt, commis une espèce de vol.

Et il entrevoyait avec terreur les conséquences de sa faute. Comment la cacher ? Comment la réparer ? Où trouver cent autres écus ? Et, en attendant, que répondre à ceux qui l'interrogeraient ? Quelle explication donner de sa conduite ?

Le ciel se couvrait. Les arbres étaient d'un vert blessant et cru sur l'horizon livide. De larges gouttes tombèrent. L'abbé Corentin fut frappé de la tristesse de la création.

Il put rentrer au presbytère sans être aperçu.

— C'est déjà vous, monsieur le curé ? demanda sa servante, la vieille Scholastique. Vous n'êtes donc pas allé à Pont-l'Archevêque ?

L'abbé fit un mensonge :

— J'ai manqué la diligence de Rosy-les-Roses... Je retournerai un autre jour... Mais, écoute, ne dis à personne que je suis déjà revenu.

Il ne dit point sa messe le lendemain. Il resta enfermé dans sa chambre et n'osa pas même se promener dans son verger.

Mais, le jour suivant, on vint le chercher pour porter l'extrême-onction à un malade, au hameau du Clos Moussu.

— M. le curé n'est pas rentré, dit la gouvernante.

— Scholastique se trompe ; me voici, dit l'abbé Corentin.

En revenant de Clos-Moussu, il rencontra un de ses plus pieux paroissiens.

— Eh bien ! monsieur le curé, avez-vous fait bon voyage ?

L'abbé mentit pour la seconde fois :

— Excellent, mon ami, excellent.

— Et cette cloche ?

L'abbé fit un nouveau mensonge. Hélas ! il n'en était déjà plus à les compter.

— Superbe, mon ami, superbe ! On la dirait en argent fin. Et quel joli son ! Rien qu'en lui donnant une chiquenaude, elle tinte si longtemps que cela n'en finit plus.

— Et quand la verrons-nous ?

— Bientôt, mon cher enfant, bientôt. Mais il faut d'abord graver dans son métal son nom de baptême, ceux de ses parrain et marraine et quelques versets des saintes Ecritures... Et, dame ! cela demande du temps.

— Scholastique, dit l'abbé en rentrant chez lui, si l'on vendait le fauteuil, la pendule et l'armoire qui sont dans ma chambre, crois-tu qu'on en tirerait cent écus ?

— On n'en tirerait pas trois pistoles, monsieur le curé. Car, sauf votre respect, tout votre mobilier ne vaut pas quatre sous.

— Scholastique, reprit l'abbé, je ne mangerai plus de viande. La viande me fait mal.

— Monsieur le curé, répondit la vieille servante, tout ça n'est pas naturel et, pour sûr, vous avez quelque chose... C'est depuis le jour où vous êtes parti pour Pont-l'Archevêque. Que vous est-il donc arrivé ?

Elle le harcela si fort de questions qu'il finit par tout lui raconter.

— Ah ! dit-elle, cela ne m'étonne point. C'est votre bon cœur qui vous perdra. Mais ne vous faites point de mauvais sang, monsieur le curé. Je me charge d'expliquer la chose jusqu'à ce que vous ayez pu ramasser cent autres écus.

Et donc, Scholastique inventa des histoires, qu'elle débitait à tout venant : " On avait fêlé la cloche neuve en l'emballant, et il fallait la refondre. La cloche refondue, M. le curé avait eu l'idée de l'envoyer dans la ville de Rome pour qu'elle fût bénie par notre Saint-Père le Pape, et c'était là un long voyage..."

L'abbé la laissait dire, mais il était de plus en plus malheureux. Car, outre qu'il se reprochait ses propres mensonges, il se sentait responsable de ceux de Scholastique, et cela, joint au détournement de l'argent de ses paroissiens, formait, à la longue, une masse effroyable de péchés. Il fléchissait sous le faix, et, peu à peu, une pâleur terreuse remplaçait, sur ses joues amaigries, les roses rouges de son innocente et robuste vieillesse.

Le jour fixé pour les noces d'or du curé et pour le baptême de la cloche était passé depuis longtemps. Les habitants de Lande-Fleurie s'étonnaient d'un tel retardement. Des bruits se répandaient : Farigoul, le maréchal-ferrant, racontait qu'on avait vu l'abbé Corentin en compagnie d'une mauvaise femme dans les environs de Rosy-les-Roses, et il ajoutait :

— C'est moi qui vous le dis : il a mangé l'argent de la cloche avec des gueuses.

Un parti-se formait contre le digne desservant. Quand il marchait dans la rue, il y avait des chapeaux qui restaient sur les têtes, et il entendait, sur son passage, des murmures hostiles.

Le pauvre saint homme était accablé de remords. Il concevait toute l'étendue de sa faute. Il en éprouvait la plus douloureuse attrition : et pourtant, il avait beau faire, il ne pouvait arriver à la contrition parfaite.

C'est qu'il sentait bien que cette aumône imprudente, cette aumône de l'argent d'autrui, il l'avait faite comme malgré lui et sans avoir même la liberté d'y réfléchir. Il se disait aussi que cette charité déraisonnable avait pu être, pour l'âme ignorante de l'enfant des bohémiens, la meilleure révélation de Dieu et le commencement de l'illumination intérieure. Et toujours il revoyait, si noirs, si doux, et tout pleins de larmes, les yeux de la petite saltimbanque...

Cependant, l'angoisse de sa conscience devenait intolérable. Sa faute grossissait, rien qu'en durant. Un jour, après être resté longtemps en prière, il résolut de se décharger de son péché en le confessant publiquement à ses paroissiens.

Le dimanche suivant, il monta en chaire après l'Evangile, et, plus pâle et raidi d'un plus sublime effort que les martyrs dans l'arène, il commença :

— Mes chers frères, mes chers amis, mes chers enfants, j'ai une confession à vous faire...

A ce moment, une sonnerie claire, limpide, argentine, chanta dans le clocher et remplit la vieille église... Toutes les têtes se retournèrent, et un chuchotement émerveillé parcourut les bancs des fidèles :

— La cloche neuve ! la cloche neuve !

Etait-ce un miracle ? Et Dieu avait-il fait apporter la nouvelle cloche par ses anges, afin de sauver l'honneur de son charitable ministre ?

Ou bien Scholastique était-elle allée confier l'embaras de son vieux maître à ces deux dames américaines — vous savez ? Suzie et Bettina Percival — qui habitaient un si beau château à trois lieues de Lande-Fleurie, et ces excellentes dames s'étaient-elles arrangées pour faire à l'abbé Corentin cette jolie surprise ?

A mon avis, la seconde explication souffrirait encore plus de difficultés que la première.

Quoi qu'il en soit, les habitants de Lande-Fleurie ne surent jamais ce que l'abbé Corentin avait à leur confesser.

JULES LEMAITRE.

## LES DRAMES DE LA JALOUSIE.

Le comte de X... avait vingt-cinq ans quand il épousa Mlle de Z..., dont il était violemment épris. C'était un bel officier de chasseurs d'Afrique, décoré pendant la campagne d'Italie, riche, un peu vif, ayant eu déjà trois duels ; mais son œil clair reflétait un cœur chaud et une absolue loyauté. Sympathique aux hommes, il n'avait qu'à paraître pour plaire aux femmes, et ses rapides conquêtes ne lui avaient pas laissé le loisir de connaître les tourments de la jalousie.

Il avait donc toutes les raisons de se croire aimé de sa jeune femme, dont la beauté avait moins de droits encore à l'admiration qu'un charme tout particulier, fait d'une étrange douceur ; ses traits portaient l'empreinte d'une sorte de fatalité et, lorsqu'elle s'animait et riait, on eût dit une autre personne. Celles de ses amies qui avaient sujet de l'envier l'avaient surnommée entre elles " l'ange de la mort."

Il y avait trois mois à peine que le comte de X... était marié ; il avait donné sa démission pour mieux jouir de son bonheur et venait de s'installer dans un hôtel du faubourg Saint-Germain. Les tapissiers achevaient à

peine leur œuvre et, tout à la joie d'avoir organisé son *home*, le comte avait invité à dîner sa sœur, amie intime de sa femme, et le père de celle-ci, vieux gentilhomme en qui se reflétaient toute l'exquise politesse et tout l'esprit du dernier siècle.

Ce devait être une petite fête de famille ; on prendrait la crémaillère plus tard, avec de nombreux invités. Ni elle ni lui ne les désiraient encore.

C'était une belle journée de mai ; la jeune mariée était allée faire quelques emplettes — on ne disait pas encore *shopping* — et le comte achevait ses derniers arrangements dans son intérieur. Il apportait un soin tout particulier aux appartements de sa femme et prétendait s'y entendre aussi bien qu'elle.

Il allait furetant, arrangeant, cherchant encore quelque perfectionnement, quand on lui apporta un bijou qu'il avait choisi la veille pour sa femme. Parbleu ! il allait lui faire la surprise de façon bizarre, et il alla placer le bracelet dans le secrétaire, dont il avait trouvé la clef oubliée dans une coupe.

Où le mettrait-il ? Là... Non, c'était trop en évidence... Dans ce tiroir?... Bast ! il est vide ! Ah ! celui-ci, avec ces lettres ; c'est là, sans doute qu'elle met sa correspondance et elle aura lieu d'ouvrir ce tiroir en rentrant.

Mais qu'est-ce que ces lettres attachées ensemble par une faveur cachetée et poussées au fond du tiroir ? C'est son cachet. Par quel hasard ? Le comte regarde et retourne le paquet. Cela ne lui appartient pas. Mais sa femme ne peut avoir de secrets. Il ne fait rien de mal. Un mouvement de curiosité est bien permis. Ces lettres sont sous enveloppe blanche. Aucune adresse. Cela est vraiment singulier. Ne pourrait-il pas savoir ce qu'il y a là-dedans ? Avec son cachet, il pourra refaire le paquet tel qu'il était... Et pourtant ce serait mal. Mais, encore une fois, ce ne peut être grave. Il se donne de mauvaises raisons, tourmenté par un sentiment de violente curiosité, et finit par ouvrir.

Il lit, devient pourpre ; un souffle rapide et violent sort de sa poitrine : ces lettres sont adressées à une jeune fille ; il y est question de mariage empêché ; puis elles deviennent plus brûlantes, et les dernières ne sont plus qu'un chant d'amour qui ne laisse aucun doute sur la culpabilité de sa femme.

Le comte restait anéanti parmi ces feuilles ouvertes ; il était comme frappé de la foudre. Son bonheur s'écroulait en un instant et son âme, torturée par un sentiment inconnu jusque-là, était broyée, incapable de tout raisonnement.

Cependant le temps passait. La colère qui montait en lui était si violente qu'elle ne trouvait même pas le moyen de se manifester. Point de gestes, point de cris ; tout son être se transformait sous la pression de cette passion nouvelle : la vengeance.

D'un mouvement calme, il remit les lettres dans le tiroir, ferma le secrétaire et mit la clef dans sa poche.

Puis il songea. Il se rappela un flacon de digitale qu'il avait chez lui depuis que sa mère était morte d'une maladie de cœur. La digitale ! Oui ; pas de sang, pas de traces. L'affaire La Pommeraye lui revenait en mémoire. Mais il ne voulait pas monter sur l'échafaud, et il mourrait aussi.

Mais comment éviter le scandale ? Il prit la plume et écrivit une lettre qu'on devait trouver sur lui : sa femme morte d'un anévrisme ; il n'avait pu lui survivre

et s'était empoisonné. Cela était admissible. On ne saurait rien. L'honneur des familles était sauf.

Il fallait cependant contremander ce dîner. Il écrivit à sa sœur et à son beau-père que sa femme, un peu souffrante, désirait rester seule ce soir-là, et il fit aussitôt porter les lettres. Malgré lui, la plume tremblait un peu et l'écriture était nerveuse.

Alors il se rendit à la salle à manger, où le couvert était mis, fit enlever deux couverts et envoya le maître d'hôtel chercher des friandises. Puis, hâtivement, il versa un peu de digitale dans le verre de sa femme et dans le sien. Quand elle revint, il était dans son cabinet de travail ; elle courut l'embrasser et doucement il la repoussa en disant qu'il souffrait d'une violente migraine. Il sonna et demanda qu'on servît aussitôt.

Mme de X..., très étonnée de cette attitude nouvelle de son mari, refoulait des larmes dans ses yeux. On se mit à table, lui agité d'un tremblement difficilement contenu. Quand elle but, il faillit se jeter hors de sa place pour l'arrêter ; il blêmit et brusquement il but à son tour, puis se levant :

— Je ne me sens pas bien. Voulez-vous que nous rentrions chez vous ?

— Volontiers, mais je vais envoyer chercher le médecin.

— Non ; pas de médecin. C'est inutile. Venez.

Et il passa le premier.

Quand ils furent dans la chambre bleue, toute imprégnée de cette moite atmosphère de la femme élégante, il courut fermer la porte à clef et, se retournant vers sa femme, il dit simplement, sans le moindre effet dramatique :

— Quand je vous ai épousée, madame, je vous croyais une jeune fille honnête, appelée à honorer mon foyer. Vous m'avez indignement trompé. Les hommes de ma sorte n'acceptent pas le déshonneur. Vous allez mourir, et je mourrai en même temps que vous.

Germaine ouvrait de grands yeux, pâle, immobile, se croyant en proie à un affreux cauchemar, se demandant si son mari était devenu subitement fou.

— Vous ne me comprenez donc pas, madame ? Je vous ai empoisonnée. Nous venons de boire tous les deux de la digitale, et nous avons à peine deux heures à vivre.

La femme eut un cri rauque et se jeta brusquement en arrière. Puis elle revint, calme et presque maternelle.

— Que voulez-vous dire ?

Alors la colère, contenue jusque-là, éclata.

— Ce que je veux dire ? Tenez, voici la clef de votre secrétaire, cherchez vos lettres d'amour dans le tiroir de gauche. Oh ! j'ai agi comme un voleur, je le sais, mais je ne croyais pas qu'il fût possible que celle qui porte mon nom fût... Mais cherchez donc, et brûlez ces lettres avant de mourir. Il ne faut pas qu'on les trouve.

— Ces lettres ! Malheureux ! Elles ne sont pas miennes. Je sais ce que vous voulez dire. Ah ! mon Dieu, quelle imprudence j'ai commise !

— Ne mentez pas, puisque je vous dis que vous allez mourir.

— Mourir ! ah ! je veux bien. Mais déshonorée, non, cela je ne puis l'accepter... En effet, je ne sais ce que j'éprouve. Vous avez peut-être dit vrai. Je vais peut-être mourir, mais c'est trop de mourir ainsi pour une autre, et haïe de toi.

— Une autre ? Nommez-la donc.

— Elle ? Oh ! mais c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que... Non. Je ne puis pas. C'est horrible.  
 — Vous voyez bien...  
 — Ah! devant Dieu qui va nous juger, je vous jure que ces lettres ne m'étaient pas adressées. Elles m'ont été confiées par une amie qui comptait pouvoir les montrer un jour... à son mari. J'ai eu l'imprudence de les garder.

Le comte de X... commençait à douter; il marcha droit au secrétaire, voulut prendre les lettres. Sa femme se jeta devant lui.

— Non, je vous en conjure, ne les lisez pas; vous pourriez deviner. Soit! je mourrai coupable à vos yeux; je vous aurai du moins épargné...

— Epargné! Que voulez-vous dire? Ah! je veux savoir.

Une lutte s'engagea et la jeune femme alla tomber chancelante sur une chaise longue. Avidement le mari parcourut de nouveau cette correspondance, sentant que toute minute qui s'écoulait valait une année de sa vie.

Tout à coup il poussa un rugissement, se leva et alla tomber auprès de sa femme.

— Germaine! Germaine! pardon!

Elle entendait à peine; elle ne lui répondit que par une douce pression de main. Alors se passa une scène épouvantable. Le comte appelait, criait et couvrait sa femme de baisers. Les domestiques étaient accourus; ils enfonçaient la porte, et en même temps qu'eux entraient Mlle de X..., sœur du comte, inquiète du contre-ordre et de l'écriture tremblée de son frère.

L'agonie commençait pour les deux victimes. Mlle de X... voulut prendre la main de son frère, il la retira. Alors elle aperçut des lettres en désordre sur le secrétaire; elle poussa un cri et tomba comme une masse.

Une heure plus tard, il y avait deux cadavres dans cette chambre, et Mlle de X..., revenue à elle, demandait qu'on fermât ce secrétaire et qu'on lui en donnât la clef.

Cette fin tragique du comte et de la comtesse de X... fit grand bruit, mais on avait trouvé la lettre du comte, et la version qu'elle donnait fut acceptée. Seule, la préfecture de police fut au courant de ce qui s'était passé; elle étouffa l'affaire.

Un mois après ce drame, Mlle de X... prenait le voile.

#### EXIL.

Si je pouvais voir, ô patrie,  
 Tes amandiers et tes lilas,  
 Et fouler ton herbe fleurie,  
 Hélas!

Si je pouvais — mais, ô mon père,  
 O ma mère, je ne peux pas! —  
 Prendre pour chevet votre pierre,  
 Hélas!

Dans le froid cercueil qui vous gêne,  
 Si je pouvais vous parler bas,  
 Mon frère Abel, mon frère Eugène,  
 Hélas!

Si je pouvais, ô ma colombe,  
 Et toi, mère, qui t'envolas,  
 M'agenouiller sur votre tombe,  
 Hélas!

Oh! vers l'étoile solitaire,  
 Comme je lèverais les bras!  
 Comme je baiserais la terre,  
 Hélas!

Loin de vous, ô morts que je pleure,  
 Des flots noirs j'écoute le glas;  
 Je voudrais fuir, mais je demeure,  
 Hélas!

Pourtant le sort, caché dans l'ombre,  
 Se trompe si, comptant mes pas,  
 Il croit que le vieux marcheur sombre  
 Est las.

VICTOR HUGO.

#### LE JOURNAL D'UN MARTYR.

Nous détachons du *Gaulois* l'article suivant, qui n'a pas besoin de commentaires :

...Le dîner fini, nous rentrâmes au salon. Miss Maud Gonne alluma une cigarette et s'exprima en ces termes : (Connaissez-vous miss Maud Gonne? C'est cette jeune Irlandaise dont vous avez ouï parler, qui court le monde, écrivant, pérorant, prêchant en faveur de ses frères persécutés par la perfide Albion. Elle est jolie, elle est blonde, elle a des yeux changeants comme la mer, tour à tour bleu turquoise et gris d'acier; son sourire est charmant.

— Certes, me dit-elle, nous devons quelque reconnaissance à M. Gladstone pour les efforts qu'il a accomplis. En imposant le *home rule*, il a fait faire un grand pas à la question irlandaise, et, si Dieu lui prête vie, nous pouvons espérer voir luire des jours meilleurs. Mais nous ne sommes pas entièrement satisfaits. Nous voudrions qu'à cet acte de justice M. Gladstone joignît un acte de clémence et de pitié et qu'il rendît la liberté aux quatorze malheureux, aux quatorze innocents qui agonisent depuis onze ans dans le bagne de Portland...

...La voix de miss Maud Gonne trembla; ses beaux yeux s'emplirent de larmes...

— Voyez-vous, reprit-elle, je ne puis parler de ces horreurs sans avoir le cœur serré. Je vais partir pour Portland, je vais tenter de communiquer avec ces martyrs de notre cause. Me permettra-t-on de les approcher? J'ai bien peur que ma pétition ne soit repoussée. Tandis que les voleurs, les assassins reçoivent librement, à des jours déterminés, leurs parents et leurs amis, nos pauvres Irlandais, qui n'ont commis d'autre crime que d'avoir demandé à haute voix l'affranchissement de leur patrie, sont séquestrés, isolés du monde, sevrés de tout commerce avec leurs semblables. Et si vous saviez quel régime atroce on leur inflige! Ils sont traités comme les plus vils des animaux, nourris d'aliments immondes et conduits à coups de fouet.

— Ils s'épuisent, continue-t-elle, à traîner des chariots chargés de gravats, leurs dos saignent sous le poids des lourdes pierres, leurs pieds s'écorchent aux ronces et aux cailloux du chemin. Et lorsque, après quinze heures de ce travail surhumain, ils rentrent au gîte, c'est pour être enfermés en des caveaux souterrains suintant l'humidité, privés d'air et de lumière. Et ne croyez pas que j'exagère ou que j'invente. Tenez, j'ai là, dans mon bureau, un document unique et qui n'a jamais été

publié : le récit, par un de ces captifs, des tortures qu'il a subies ; je n'ai jamais rien lu de plus navrant...

Dès qu'un journaliste croit être sur la piste d'un document inédit, il est prêt à tous les sacrifices, il damnerait son âme pour le conquérir. Je suppliai miss Maud de me communiquer le précieux manuscrit. Elle exauça gracieusement ma prière.

— Auparavant, dit-elle, il faut que je vous présente l'auteur du récit. Ce prisonnier se nomme John Daly. Il fut arrêté sous un futile prétexte et condamné à la détention perpétuelle. On le savait patriote ; il entretenait des relations amicales avec les chefs de notre parti ; il comptait, dans sa ville natale, quelques ennemis qui le dénoncèrent. La police s'en mêla, lui tendit un piège, l'accusa de pactiser avec les nihilistes, prétendit avoir trouvé à son domicile un fragment de bombe et quelques grammes de dynamite. La justice britannique n'en demande pas davantage quand il s'agit de frapper un Irlandais. John Daly alla rejoindre ses compagnons de chaîne. Ce qu'il souffrit, vous le saurez tout à l'heure... Le personnel des prisons anglaises est terrible. Il se compose d'hommes sans entrailles, encore plus lâches que féroces. Directeurs, inspecteurs, médecins, geôliers, s'imaginent plaie en haut lieu en redoublant de rigueurs vis-à-vis des Irlandais. Et ils s'ingénient à les torturer. C'est une persécution incessante qui s'exerce à toute heure du jour et de la nuit, qui se manifeste de mille façons, par des vexations, des humiliations, des coups d'épingle, des actes de méchanceté sournoise... Un tel régime est mortel, il conduit au suicide, quand il ne mène pas à la folie. La plupart des captifs ont promptement succombé. Quelques autres, plus à plaindre, ont survécu... Mais si vous les voyiez ! C'est à faire pitié ! John Daly, autrefois un colosse, se soutient à peine ; ses jambes flageolent, ses mains tremblent ; cet homme de quarante ans en paraît quarante-vingt-dix... Dernièrement, il obtint — par quel miracle ! — l'autorisation d'envoyer au chef du gouvernement une lettre pour exposer sa situation et solliciter sa grâce. Voici la copie de cette supplique désespérée.

Je lus ce document que voulut bien me confier miss Maud Gonne, et je fus frappé de la simplicité, de la gravité, de la douceur dont était empreint le langage du convict. John Daly ne s'emporte pas en imprécations, il ne maudit pas sa destinée ; il raconte dignement, posément ce qui lui est arrivé ; il expose ses griefs avec méthode et tranquillité.

Tout d'abord il retrace l'histoire de ses premières années de captivité. Ce ne furent pas les plus cruelles :

Quand j'arrivai à la prison, le 6 août 1884, je fus d'abord employé au métier de tailleur ; bientôt après, je dus nettoyer les chaînes et menottes pendant environ sept mois ; puis je triai les étoupes. Durant tout ce temps, je devais avoir par jour une heure de promenade ; au lieu de cela, je fus contraint à travailler, à broyer des pierres et graviers. Vers le huitième mois, je déclarai au docteur que je perdais l'usage de mes jambes par manque d'exercice. Après cela, j'obtins de faire chaque jour mon heure de promenade.

Vers le mois de novembre 1884, le gardien Durgan vint dans ma cellule et me dit que je faisais beaucoup de bruit avec mes ustensiles de fer blanc. — (Sa batterie de cuisine, sans doute.)

Je répondis que c'était en les nettoyant ; mais il ajouta qu'il m'avait entendu télégraphier au condamné placé dans la cellule voisine. Je fus deux jours au pain et à l'eau. Le 2 janvier 1886, le gardien Bass renouvela

cette accusation, et je fus encore puni de la même peine.

Ceci ne dépasse pas la moyenne des petites cruautés qui sont infligées aux prisonniers ordinaires. Mais bientôt vont venir les véritables persécutions :

Un jour, M. Memery entra dans ma cellule avec une dose d'huile de ricin, qu'il m'ordonna de prendre. En vain je le remerciai et lui dis que je n'avais pas consulté le médecin, que personne ne m'avait ordonné ce médicament : je dus prendre le remède. Je me plaignis au directeur, qui répondit que moins je me plaindrais des employés et des gardiens, mieux cela vaudrait pour moi-même.

Je fus ensuite envoyé à la menuiserie, et, entre les mots insultants que l'on me lançait à la face à chaque instant, je devais faire les plus durs travaux, porter sur le dos de lourdes pièces garnies de fer, si bien qu'au moment de me mettre au lit, je sentais ma chemise adhérer à la peau par le sang qui s'était écoulé des plaies.

Accidentellement je me heurtai, un jour, contre le gardien Parker ; je fus condamné à treize jours de pain et d'eau.

En janvier ou février de 1886, j'allai à l'infirmerie pour un gros mal au doigt ; je sollicitai un permis de visite pour ma sœur : malgré toutes mes instances, on ne le lui accorda pas.

Je restai longtemps à l'infirmerie pour une maladie grave. J'avais une diarrhée d'une extrême violence ; je dis au docteur que j'étais malade à en mourir, il se contenta de rire et de m'engager à retourner au travail. Je dus, cependant, prendre un bain ; mais on me plongea dans de l'eau absolument froide, et la porte de l'infirmerie resta ouverte pendant toute la durée de mon bain ; je fus glacé et, le jour suivant, on déclara que j'avais une dangereuse inflammation d'intestins.

J'eus bientôt des vomissements continuels, et je n'avais pas d'eau à volonté, de sorte que je me tenais dans une fange infecte ; malgré toutes mes réclamations je n'obtins rien.

Vers l'été de 89, j'eus besoin du docteur. Je souffrais d'un ulcère à la lèvre ; le Dr Robinson venait me voir sans rien m'ordonner, et l'ulcère s'agrandissait. Je refusai de le voir et en demandai un autre qui m'ordonna une médecine. Mais cette médecine eut un étrange effet : embrasement de la face, soif, gêne dans la vue et douleurs d'estomac ; je ne pouvais plus me porter, et j'avais complètement perdu l'usage de la parole... C'étaient tous les symptômes d'un empoisonnement par la belladone.

Il est un point sur lequel John Daly revient sans cesse : c'est l'inégalité des traitements appliqués aux détenus. Tandis que les meurtriers et les voleurs jouissent d'une liberté relative, les condamnés politiques subissent le joug d'un règlement inflexible :

On a dit que les mauvais traitements que l'on nous faisait subir étaient le résultat de nos caractères difficiles et que de hauts murs étaient nécessaires à notre bonne garde ; cependant le gouvernement ne devrait pas aggraver pour nous le système commun aux prisons. Pourquoi le meurtrier ou le voleur a-t-il un hamac confortable, tandis que je suis forcé de dormir sur le plancher ?

Il a un escabeau qu'il peut placer où il le veut dans sa cellule, tandis que, pour m'asseoir, j'ai une portion de mât de navire fixée au plancher.

Il a une ardoise et un crayon qui lui permettent de communiquer, de demander à lire un livre, par exemple ; cela m'est défendu.

Il a, chaque semaine, un bain privé de quinze à vingt minutes, et moi, pendant plus de quatre ans, je me suis baigné une fois, en présence de deux personnes, et j'ai employé le même savon que tous les prisonniers.

Il a une large cour pour prendre de l'exercice les dimanches, et moi, j'ai une petite cour avec de hauts murs, et ne puis me promener qu'autant qu'on me le permet.

La lettre se termine par une touchante requête. John Daly avait recueilli autrefois un jeune enfant, qu'il ché-

rissait comme un fils. C'est le seul lien d'affection qui le rattache au monde, c'est le seul être qu'il ait vraiment et profondément aimé. Or le directeur de la prison a eu la barbarie de refuser à ce fils adoptif la permission d'embrasser et même de voir son père, et même de lui écrire :

Le gouverneur m'a informé dernièrement qu'il ne sera plus permis à Jim Jones de venir me voir, que je ne pourrai plus lui écrire ni recevoir aucune lettre. Or, écoutez, messieurs, je n'ai pas d'enfants. Jim Jones a été recueilli par moi à l'âge de trois mois ; il est à moi comme ma propre chair et mon propre sang. Maintenant qu'il est un homme, je suis fier de lui et je ne sais pas quelle raison peut les faire agir en lui interdisant de me rendre visite. Cela me brise le cœur.

En résumé, j'espère que vous trouverez le moyen de conseiller au gouvernement de Sa Majesté de m'éloigner d'une prison dans laquelle je ne puis espérer trouver ni justice ni bons cœurs.

— Et ce John Daly est toujours en prison ?

— Toujours...

— Et le gouvernement a repoussé sa demande ?

— Il ne l'a même pas examinée...

— Et la presse anglaise ne s'est pas émue ?...

Miss Maud Gonne sourit :

— La presse anglaise ne s'émeut pas pour si peu de chose. Elle n'entre en campagne que pour la question d'Egypte ou pour le jubilé de la reine Victoria... Mais qu'une douzaine d'Irlandais meurent en prison, dévorés par la vermine, cela lui est fort indifférent. Les Irlandais sont des ennemis publics qu'il est légitime d'opprimer. Et le *Times* garde le silence, et le *Daily News* ferme ses colonnes à nos communications. Ah ! si vos journaux français voulaient prendre en main cette noble cause, élever la voix au nom de l'humanité et de la justice !... S'ils voulaient, au moins, dépeindre les infortunes de mon pauvre John Daly !...

Voilà qui est fait, chère miss...

Et puisse votre prière, étouffant pour un jour l'odieuse et criminelle voix de la politique, attendrir le cœur des bourreaux d'Irlande et entrer, comme un rayon d'espérance, dans le bague de Portland !...

ADOLPHE BRISSON.

### LES COCHERS DE LONDRES.

La langue française en usage pendant les dernières années du dix-huitième siècle avait raison de se servir du même mot pour désigner la voiture et le cocher. L'expression de fiacre ne s'appliquait pas seulement au véhicule, mais encore à l'homme qui le conduisait. Nous laissons aux psychologues de profession le soin d'expliquer l'influence mutuelle de la voiture sur l'homme et de l'homme sur la voiture ; une recherche aussi délicate échapperait à notre compétence, aussi nous bornerons-nous à constater un fait : il n'est pas de cocher en Europe auquel ne puisse s'appliquer l'adage : "Fais-moi voir la voiture que tu mènes et je te dirai qui tu es."

Les anciens cochers de Londres ne valaient pas mieux que leurs voitures. Ils avaient comme elles l'aspect malpropre et repoussant ; ils manquaient de souplesse dans leur caractère, de même qu'elles étaient entièrement dénuées de moelleux dans leurs ressorts. Le voyageur ne pouvait arriver à destination sans avoir les os rompus par les cahots de la voiture, et il lui était également impossible de régler le prix de sa course sans avoir une altercation avec le cocher.

Il est permis de discuter les mérites de l'invention de

Hansom. On peut reprocher aux *cabs* à deux roues de manquer de grâce et d'être également dangereux pour les voyageurs et pour les passants ; mais le créateur des nouvelles voitures n'en a pas moins rendu un immense service aux Anglais et aux étrangers en donnant du même coup le jour à une famille de cochers modèles, dont les bons exemples se sont communiqués de proche en proche sur le pavé de Londres à toutes les tribus de leur corporation.

### LES COCHERS DE HANSOM.

Le "hansom" a fait naître une nouvelle race de cochers. L'homme qui a l'honneur de conduire un cab manifeste un superbe dédain pour ses confrères à quatre roues. Un malheureux dont le véhicule démodé roule avec peine sur le pavé, sans écraser jamais personne, est, aux yeux de cette aristocratie du fouet, un personnage de condition tout à fait inférieure, qui ne mérite qu'une profonde commisération. "Ces gens-là appartiennent à une autre classe de la société", disait un jour, avec un ineffable sourire de supériorité, un cocher de hansom en parlant des déshérités qui sont condamnés à ne conduire qu'un simple fiacre pendant toute leur vie. Si l'instinct de la hiérarchie sociale disparaît un jour des institutions de la Grande-Bretagne, il trouvera son dernier refuge sur le siège des cochers.

Le *cabby* est le gentleman de sa corporation, et s'il a le sentiment de son importance, l'impartialité nous fait un devoir de reconnaître qu'il sait soutenir son rang. Sans se croire obligé de s'affilier à une société de tempérance, il se montre en général assez sobre dans l'exercice de ses fonctions. La déférence qu'il témoigne à ses clients ne dégénère pas en obséquiosité, et il est trop bien initié aux lois de l'étiquette pour accorder au premier venu des honneurs réservés aux personnes de qualité.

Il se pique d'être un observateur profond. A la façon dont on lui fait un signe pour l'arrêter sur la voie publique, il reconnaît à quel milieu social on appartient et, s'il flaire une intrigue, il en débrouillera les fils pour l'amour de l'art avec la dextérité d'un détective de profession.

A l'époque où les scandales judiciaires se suivaient de près dans l'aristocratie britannique, un des plus curieux traits de mœurs que les débats des cours d'assises aient mis en lumière a été l'étonnante sagacité dont les cochers de Londres faisaient preuve pour deviner les motifs des promenades de leurs clients.

Une corporation exposée depuis six heures du matin jusqu'à une heure de la nuit à subir de première main tous les caprices de la température a le droit d'avoir l'esprit morose et le caractère maussade. C'est une immunité professionnelle dont la plupart des cochers du continent font un usage quotidien. Condamnés à vivre dans une atmosphère de brouillard et de pluie, les *cabbies* de Londres pourraient se croire autorisés à être moins accommodants encore que leurs collègues des autres capitales de l'Europe ; mais comme ils ont un rang et une réputation à soutenir, ils paraissent décidés à étonner leurs concitoyens et les étrangers par un parti pris de joyeuse humeur.

Ce rôle de gentleman à deux roues comporte des frais assez lourds de représentation. Un *cabby* qui se respecte ne saurait se dispenser d'avoir une tenue élégante. Son chapeau est brossé avec soin, son faux-col et sa cravate sont d'une correction irréprochable. Au retour de la belle saison, un dahlia ou toute autre fleur de large diamètre s'épanouit à sa boutonnière et, lorsque

la recette de la journée est bonne, il allume un cigare, afin de prouver à ses camarades qu'il est en train d'encaisser des bénéfices sérieux.

#### LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Malheureusement, il ne peut se procurer ce luxe qu'à de longs intervalles. Le cocher de hansom est, en général, très pauvre et a beaucoup de peine à gagner sa vie. Son rêve est de devenir propriétaire de son cheval et de sa voiture; mais une pareille dépense n'est permise qu'à un très petit nombre de privilégiés. Un *cab* neuf, un cheval du matin et un cheval du soir ayant tous les deux une assez belle apparence pour attirer l'attention des clients, coûtent un peu plus de six cents dollars; mais il n'est pas nécessaire que les frais de premier établissement atteignent un chiffre aussi élevé.

Moyennant une somme de cent vingt-cinq dollars, il est facile à un *cabby* d'acheter à Londres un cheval, sans doute un peu mûr, mais très présentable. Ajoutons une somme égale pour le cheval de rechange, car il faut songer au relais, la même bête ne pouvant rester attelée depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit. D'autre part, le prix d'un hansom d'occasion, quelque peu fatigué, mais capable de faire encore un long service, ne dépasse pas cinquante dollars; de sorte qu'avec un capital de trois cents dollars, un cocher peut s'outiller de toutes pièces et travailler pour son propre compte, sans être obligé de subir les exigences des loueurs.

Cette première mise de fonds est difficile à amasser dans un pays où les habitudes de tempérance ne sont pas très répandues et dans une corporation assez mal rémunérée, qui, d'ailleurs, ne se pique pas de mettre l'économie au premier rang de ses vertus. Non seulement le *cabby* ne réussit presque jamais à devenir propriétaire de sa voiture et de ses chevaux, mais encore il offre rarement asses de garanties de solvabilité pour pouvoir louer à forfait son hansom, à tant par semaine, pendant toute l'année.

A moins de faire partie d'une élite très restreinte de privilégiés, le cocher de Londres est obligé de payer une redevance quotidienne au loueur de voitures. Le prix de location d'un hansom attelé d'un cheval, qui doit être relayé après sept ou huit heures de travail, est de trois dollars par jour depuis la fin de septembre jusqu'au mois de mars. La belle saison est censée commencer au lundi de Pâques, et, à partir de cette date, la somme exigée du malheureux *cabby* s'accroît à vue d'œil avec une effrayante rapidité. Au début, elle varie de trois et demi à cinq dollars, suivant les mérites de l'équipage, et elle oscille de huit à dix dollars le jour du Derby. A cette solennité, essentiellement nationale, correspond le maximum de la recette; le minimum, au contraire, se produit le vendredi-saint.

Le *Nineteenth Century* raconte qu'un *cabby*, ayant loué, ce jour-là, un hansom moyennant la très modeste redevance d'un dollar vingt-cinq centins, ne reçut de ses clients que soixante-quinze centins pour ses courses et ses pourboires.

Suivant les calculs de M. W. H. Wilkins, la moyenne des salaires des cochers de Londres varierait de trois dollars quatre-vingt centins à quatre dollars quarante-cinq centins par semaine. Cette rémunération semble bien modique pour des hommes qui montent sur leur siège à neuf heures du matin et n'en descendent pas avant une heure de la nuit. Si le régime des Trois-Huit devenait obligatoire à Londres, le pauvre *cabby*, condamné à ne plus travailler que huit heures par jour, ne tarderait pas à mourir de faim.

C'est aux exigences des loueurs que les cochers attribuent le déni de justice dont ils se prétendent victimes. A la vérité, la compagnie Shrewsbury et Talbot et la maison Fairbank offrent à leur personnel des conditions fort acceptables; mais combien d'industriels sans scrupules ne craignent pas de demander au mois de juin quatre dollars soixante-quinze centins par jour pour des hansom qui ne trouveraient pas d'acheteur à vingt-cinq dollars dans une vente publique et des chevaux qui ont de la peine à se tenir debout! Le paiement de ces redevances exorbitantes est exigé avec une âpreté impitoyable. Si l'infortuné *cabby*, faute d'avoir encaissé une recette suffisante, n'apporte pas le soir la totalité de la redevance promise, on ne lui fera pas grâce de deux centins et on ne lui louera pas de voiture pour la journée du lendemain.

Un certain nombre de loueurs poussent la défiance jusqu'au point de stipuler que la moitié du prix de location sera payée au moment où le cocher viendra relayer.

#### LES PAPILLONS.

Jusqu'à présent, les *cabbies* n'ont pas réussi à améliorer leur sort. Au lieu de se trouver, comme leurs confrères des autres capitales de l'Europe, en présence d'un nombre très restreint de patrons qu'une menace de grève pourrait intimider, ils sont disséminés au service de plusieurs centaines de petites compagnies et d'entreprises particulières qui font des conditions différentes à leur personnel. D'autre part, ils sont divisés en une demi-douzaine d'associations professionnelles qui n'ont aucun désir de concerter leurs efforts et ils sont enfin incapables de s'entendre avec les cochers des voitures à quatre roues, qu'ils considèrent comme des personnages de condition inférieure. C'est ainsi que, dans la patrie des *Trade Unions*, il a été impossible à une corporation dont les griefs étaient en très grande partie légitimes d'atténuer les inconvénients d'un métier encombré.

En réalité, les "papillons" causent plus de préjudice aux cochers que les exigences des loueurs et les commissions prélevées par des intermédiaires sur des pères de famille obligés de trouver du travail à tout prix. Le "papillon" est un cocher temporaire, un cocher d'été, qui n'exerce sa profession que pendant les trois mois où elle est le plus lucrative et vit d'un autre métier pendant le reste de l'année. C'est un homme industrieux, actif, nanti d'un petit capital, et, naturellement, les meilleures voitures sont pour lui.

#### LES DAIMS.

Le *cabby* de Londres n'a pas seulement à se plaindre des loueurs; il se répand en récriminations amères contre la police. Il est à remarquer, en effet, que sur les bords de la Tamise la police ne consacre pas toute son activité à faire la chasse aux chiens; elle surveille les cochers avec une exactitude qui aurait besoin d'être imitée dans plus d'une grande ville du continent. Pour faire de la maraude, au lieu de revenir à la station, le *cabby* est obligé de prier un "daim" de monter dans son hansom. Cette curieuse qualification de daim est employée dans l'argot de Londres pour désigner un personnage complaisant qui, pour le plaisir de se promener en voiture sans bourse délier et parfois même en stipulant une légère récompense qui lui permettra de se désaltérer au bar le plus voisin, se laissera conduire à la porte de Saint-James Park, du Criterion ou de quelque théâtre où, pendant les formalités, prolongées à dessein, d'un paiement simulé, un client sérieux aura le temps de se présenter.

Par une contradiction étrange, le même cocher qui vient de rémunérer les services d'un daim pour chercher au loin un bénéfice problématique aura, deux heures auparavant, refusé de répondre aux appels désespérés de deux dames âgées dont la générosité ne lui inspirait pas de confiance. Le cocher de Londres est peu galant, il n'aime pas les dames qui ne sont accompagnées d'aucun cavalier. Il réserve toutes ses préférences pour le gros commerçant de la cité, qui, en arrivant à destination, dépose sans rien dire sur la capote du hansom le prix de la course, augmenté d'un pourboire de douze centins.

G. LABADIE-LAGRAVE.

### BRIMADES.

— Allons ! voilà les brimades qui recommencent à Saint-Cyr ! s'écria le commandant de Giverny après avoir parcouru le journal, et la guerre est une fois de plus déclarée entre les anciens et les melons.

— Bonne chose, la brimade ! opina le capitaine Brulard en battant son absinthe à petits coups. Il faut cela pour dompter les caractères des jeunes gens.

— Mon Dieu ! messieurs, cela dépend, et il y a des natures délicates avec lesquelles ce système de coups d'épingle et de froissements réussit fort mal.

— Des natures délicates ? La vôtre, par exemple ?

— Mais oui, la mienne, répondit en souriant de Giverny, et il s'en fallut de peu que ma vie militaire ne débutât par un drame.

— Diable ! racontez-nous cela.

On se rapprocha de la table du commandant, on alluma les cigares, et Giverny commença :

— Il faut vous dire, d'abord, que lorsque j'entrai à l' "école spéciale impériale de Saint-Cyr", je n'étais pas un potache habitué à donner et à recevoir au lycée des horions avec les camarades sans y attacher d'autre importance. Élevé dans ma famille avec le respect absolu de ma dignité d'homme, j'étais déjà un *monsieur* très fier, voulant qu'on gardât avec moi la politesse dont j'usais envers les autres.

Mon brave abbé s'était bien un peu inquiété de cet état d'esprit. Il m'avait inculqué le respect de l'ancien, et m'avait appris la fameuse prière du melon, qui date, je crois, de 1807 :

Ancien que j'adore,  
Ange de bonté,  
O toi, dont j'implore  
La sérénité,  
Que l'on glorifie  
Ton nom au matin,  
Qu'elle soit bénie,  
L'ombre de ta main !... etc..

Les huit premiers jours allèrent bien. Notre promotion seule était arrivée, et nous vaquions en liberté dans les cours sous la direction de quelques vieux chevrons, appelés sergents-d'ours, qui nous apprenaient à plier nos effets dans la case, à cirer nos bottes, et à faire nos lits en rectangle à l'aide de deux planchettes. Comme les soirées étaient déjà fraîches, et la cour Wagram assez sombre, la mode était de se réunir dans les deux châlets de... nécessité que l'administration prévoyante avait bâtis : l'un s'appelait le *Turc* ; l'autre, l'*Anglais*. Bizarre lieu de rendez-vous, mais, dame ! c'était couvert, éclairé au gaz, il y faisait chaud, et, huchés dans les poutres, nous donnions à l'*Anglais* et

au *Turc* des petits concerts intimes, chacun y allant de son couplet. Dans notre innocence, nous ignorions, d'ailleurs, que le *Turc* fût la propriété exclusive des anciens, comme plus grand, plus confortable et... et mieux aéré.

Enfin les anciens sont annoncés. On nous range sur deux rangs devant le mur ; puis, par la grande porte nous voyons arriver, musique en tête et précédée par un grand tambour-major, toute la promotion précédente. Ils étaient superbes, nos anciens, avec leur moustache, leurs favoris jusqu'à l'oreille, leur pantalon collant, le képi *bahuté*, et auprès d'eux je dois avouer que nous faisons assez triste figure avec nos fausses-manches bleues et la tenue d'ordonnance à laquelle nous n'étions pas encore habitués.

On les range en bataille, face à nous ; puis tout à coup je compris pourquoi ce mouvement s'appelait *en bataille*, car nous fûmes chargés par trois cents gaillards qui nous bousculèrent de la belle façon à coups de pied et à coups de poings jusque sous le *singnot*, espèce de hangar couvert où avait lieu l'exercice les jours de pluie. Mes camarades avaient beau me répéter que c'était l'usage, j'étais outré, et, comme je témoignai de quelque velléité de résistance, une dizaine d'anciens me tombèrent dessus, en criant :

— Qu'est-ce que c'est, *monsieur Bazar* ? On se rebiffe !

C'était un mauvais début et immédiatement je fus coté comme une *forte tête*. Le soir, le commandant de l'école, Gondrecourt, celui qu'on appelait, je ne sais pourquoi, Gondreballe, arrive au réfectoire ; on verse du vin de Champagne à toutes les tables, puis le général élève son verre et nous dit :

— Messieurs, je n'ai pas approuvé la manière dont les anciens ont accueilli tantôt leurs recrues. Ces mœurs barbares et brutales ne sont plus de notre temps. Je viens donc vous proposer de boire à l'abolition de la brimade.

Un silence de mort — ce qu'on appelle *une muette* — répond à ce discours conciliant et je constate avec terreur qu'aucun de nos anciens ne touche au vin de Champagne.

— Allons ! qui ne dit rien consent, insiste Gondrecourt. A l'abolition de la brimade !

Mais alors les murmures éclatent de tous les coins de la salle ; on brise les assiettes, on imite le cri du coq, et le général se retire bien vite pour ne pas compromettre plus longtemps le prestige de ses épaulettes dans une algarade de gamins. Pauvre Gondrecourt ! En sa qualité de romancier, il croyait encore, comme Trochu et bien d'autres, à l'influence de la parole, alors que, dans notre métier, il faut peu parler, mais agir.

Donc, il n'y avait pas à se le dissimuler, c'était la guerre. Le soir, après le dîner, j'allumai ma cigarette et je me rends comme d'habitude au concert du *Turc*, mais je me heurte à un caporal ancien qui s'écrie sur un ton indigné :

— Un melon au *Turc* !

Il appelle deux de ses camarades, et les voilà qui s'exclament : "Un melon au *Turc* ! Un melon au *Turc* !" Il paraît que c'était monstrueux et qu'on n'avait jamais commis semblable crime de lèse-majesté.

— Monsieur, commençai-je très poliment...

— Appelez-moi caporal, caporal Jullian.

— Caporal, j'ignorais que le *Turc* fût un endroit de délices interdit en première année.

— Ah ! vous raisonnez, melon saumâtre, verdâtre, fangeux, gélatineux et gallipoteux ! Ah ! vous faites le

malin, monsieur Bazar ! Eh bien ! puisque le *Turc* est un endroit de délices, vous allez en goûter.

Là-dessus, le caporal Jullian m'empoigne et, malgré ma résistance désespérée, aidé de ses deux camarades, il me soulève de terre ; à eux trois, ces brutes me font basculer et me plongent une seconde la tête jusqu'à l'entrée d'une des lunettes, puis on me remet sur pieds ; j'étais pâle comme un mort.

— Caporal Jullian, lui dis-je en m'avançant exaspéré vers lui, je m'appelle Raoul de Giverny. Dans deux ans, je serai officier comme vous — et je vous tuerai.

On nous sépara et on m'emmena de pied ferme à la salle de police, comme ayant insulté un gradé. Pendant toute l'année ma vie fut un martyre. Jullian avait donné le mot à ses camarades de promotion et l'on m'avait mis au système prussien. Les punitions pleuvaient sur moi drues comme grêle, et quand je rencontrais le caporal, il me disait avec un sourire ironique :

— Eh bien ! on le domptera, ce caractère, monsieur Bazar, on le domptera.

— C'est possible, mais je vous tuerai.

C'était devenu mon idée fixe. Je comptais les mois les jours qui me séparaient du moment où, officier, moi aussi, je pourrais me venger ; tout, d'ailleurs, me faisait craindre que je n'eusse à recommencer ma première année, vu le nombre incalculable de mes consignes et de mes salles de police. Tout à coup le bruit de la déclaration de guerre à la Prusse éclate comme un coup de tonnerre. Dès le 14 juillet, nos anciens sont nommés sous-lieutenants, par décret impérial, et, le soir même, quittent l'école ; tout frémissant de rage, je vois partir mon Jullian, ivre de joie, nommé sous-lieutenant au 42<sup>e</sup> de ligne et me disant encore :

— A revoir, monsieur Bazar, sans rancune, et tâchez de devenir raisonnable.

Puis les événements s'accumulent, et trois semaines après, nous aussi, sans souci des jours de consigne, nous sommes nommés officiers. Je suis envoyé au 4<sup>e</sup> dragons et je rejoins en hâte mon régiment campé à Metz devant la porte Mazelle. Nous nous battons à Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat. J'avoue qu'au milieu de ces émotions quotidiennes, j'avais un peu oublié mon caporal et mes projets de vengeance, lorsque, le 31 août, lors de la fameuse sortie, je vois passer près de notre régiment rangé en bataille un bataillon d'infanterie marchant en colonne de compagnie, et, sur l'un de ses flancs, Jullian, Jullian lui-même, portant encore le pantalon à bande bleue et ayant seulement fait coudre en hâte un galon d'or sur sa tunique de l'école.

Il me reconnaît, hésite un moment, puis il vient à moi :

— Monsieur Bazar, nous marchons à l'ennemi... J'ai peut-être été un peu dur envers vous. En attendant que je puisse vous rendre satisfaction... je tiens à vous demander pardon. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Il me tend la main si loyalement, si cordialement que, ma foi ! l'émotion me saisit, je me penche sur ma selle, je jette mes deux bras autour du cou de mon ennemi, et nous nous embrassons comme deux frères.

— A revoir, me dit-il, à revoir !

Et il rejoint sa compagnie au pas de course.

Puis la fusillade éclate, le canon gronde, et nous recevons à notre tour l'ordre de marcher en avant, pour dégager l'infanterie très compromise.

... Et tout à coup, au coin d'une route, au milieu d'un monceau de cadavres accumulés, j'ai aperçu mon

pauvre Jullian, frappé d'une balle en plein front, tué raide dans une tunique de saint-cyrien où le galon d'or n'avait pas eu le temps de remplacer le galon de laine du caporal... C'est à peine si, dans notre marche au galop, j'ai pu lui adresser un dernier salut du sabre.

Il m'a semblé qu'il souriait, content que je lui aie pardonné avant sa mort ces vilaines brimades m'ayant fait longtemps désirer une mort qui me mettait ce jour-là les larmes aux yeux.

Et, du fond du cœur, j'ai répété la prière du melon :

Que l'on glorifie  
Ton nom au matin,  
Qu'elle soit bénie,  
L'ombre de ta main !

Pauvre Jullian !

RICHARD O'MONROY.

## LES TORTUES.

Un correspondant me consulte au sujet du conseil qu'il a reçu d'un ami d'acheter quelques tortues et de les lâcher dans son potager qui, par ce moyen, sera expurgé des vers, limaces et autres bestioles destructrices.

Oui, les tortues sont utiles et, au prix qu'on les vend, on aurait grand tort de se priver de leur concours. Je ne jure pas qu'après avoir mangé le parasite, elles ne broutent pas un brin de la salade qu'elles doivent protéger, mais, en tous cas, c'est un risque à courir.

Où je serai moins net, c'est au sujet des qualités comestibles de la chair des tortues en question. Celles qui servent de pâture aux Américains n'appartiennent pas à l'espèce naine dont les halles de Paris sont largement approvisionnées. Ce sont des tortues colossales... La *terrapine*, tortue à dos de diamant, — celle dont la carapace figure des renflements de forme géométrique — la *terrapine*, dis-je, est aux États-Unis l'objet d'une industrie considérable. Elle vit dans les lagunes d'eau saumâtre qui sont très nombreuses en Georgie, dans le Maryland et dans la Virginie.

Les gourmets de l'Ouest la tiennent en haute estime pour la préparation des *turtle soups* et en paient la douzaine de vingt à cinquante dollars. Aussi deux propriétaires, le colonel Tilghmore et M. Goldsborough, sont, d'après le *Baltimore Sun*, en train d'essayer l'élevage en grand des terrapines : ils en ont rassemblé trois mille sujets dans un seul étang ! On les nourrit pendant l'été d'une pâtée de crabes hachés vifs ; elles ne mangent pas de tout l'hiver, qu'elles passent engourdies dans la vase en se montrant seulement de temps en temps, quand la température s'adoucit un peu. Le régime alimentaire auquel elles sont soumises plaît beaucoup à ces inoffensives bêtes, qui distinguent parfaitement, paraît-il, le bruit de la machine à hacher les crabes ; ce bruit précédant immédiatement la distribution de leur nourriture, elles manifestent — au dire de mon correspondant — la plus vive impatience dès qu'on la met en mouvement.

Les grandes villes de l'Est se contentent d'une tortue d'eau douce, la *trionix ferox*, qui abonde dans les marais des États de New-York et du New-Jersey et vaut seulement de trois à quatre dollars la douzaine. Tantôt elles est vendue sous son nom véritable, tantôt on la déguise sous celui de *terrapine à pattes rouges*, et les restaurateurs ne font entrer que cette espèce dans les potages à la *terrapine* servis à leurs clients. Les bords

du lac Greenwood sont surtout exploités par les individus chargés d'alimenter les hôtels et les bars, dont la consommation est telle que certains pêcheurs expédient jusqu'à cent barils de tortues pendant la saison de pêche, qui dure du printemps à l'automne.

Il n'est pas inutile d'ajouter que la *turtle soup* que nous connaissons en Europe est faite avec la tortue de mer appelée "caouanne," également très prisée en Amérique.

Je finirai par un souvenir personnel.

Au temps où je possédais un potager à Passy, j'avais déposé trois tortues communes sur les "couches" réservées à mes végétales herbacées. Je n'eus qu'à me louer de leurs services durant un mois ; mais j'avais compté sans un jeune chien bull hahté par la manie de retourner mes "insectivores" sur le dos. Or, nul n'ignore la difficulté qu'éprouve la tortue à se replacer sur ses pattes. La chose est connue des chasseurs de tortues. Dès qu'ils s'en sont emparés, ils se contentent de les mettre dans cette position et courent à d'autres captures. C'est dans cette position délicate qu'il m'advint de secourir plusieurs fois mes bêtes en détresse. Malheureusement, je fis une absence. A mon retour, j'en trouvai deux de mortes ! La troisième était en vie et même assez bien portante.

Je cherchai longtemps l'explication du phénomène. Finalement, je m'aperçus que, dans les environs de l'infortunée, s'agitait une myriade de fourmis noires d'un naturel indiscret et curieux. Qu'arriva-t-il ? Parmi celles qui circulaient sur ma tortue, certaines poussaient l'audace jusqu'à se promener sur sa tête. Elle n'avait qu'à entr'ouvrir la mâchoire pour s'en repaître, en attendant mieux. Ce *mieux* fut votre serviteur, qui la remit sur ses pieds et la conserva huit ans. Un peintre, de mes amis, l'envoya *ad patres*, sans préméditation, en ébauchant un paysage sur son écaille dorsale. C'était l'asphyxie à bref délai ! Car la carapace, qui est poreuse — tout comme notre peau, — a un rôle d'absorption, d'évaporation et de respiration indispensable à l'existence du sujet qu'elle protège... Etouffée par un chef-d'œuvre : telle fut la fin de ma tortue favorite !

ADRIEN MARX.

### CURIOSITÉS.

Le comble de la rime riche, c'est, bien entendu, le second vers absolument identique comme son au premier.

Exemple :

Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses,  
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oser des mots roses.

Mais une jolie difficulté vaincue, c'est aussi la rime double exigeant deux fois la même assonance. Barthélemy, l'auteur de la *Némésis*, qui fut un prodigieux versificateur, a exécuté ce tour de force avec une maestria dont on va juger. Le sujet de la pièce était un duel qui eut lieu, à cette époque-là, dans les environs de Marseille :

.....  
Nous arrivons sur place et l'on nous dit là : "Front !"  
J'avais le choix de l'arme, ayant reçu l'affront ;  
Eh bien ! moi dont la vue est assez claire et nette  
Et qu'on a vu longtemps chez Rouveaux et Reinette,  
Au lieu d'un pistolet qu'on pouvait prendre au tir,  
Arme qui m'eût donné l'espoir de le rôter,

Je choisis, par l'effet d'une étrange manie,  
L'épée, hélas ! Dieu sait comme je la manie !  
Dans cet art difficile, où l'adresse prévaut,  
Je ne serai jamais ni maître ni prévôt.  
N'importe : sans retard, je me mets en chemise ;  
Un homme se conforme à cette blanche mise ;  
Nous nous mettons en garde et je commence à voir,  
Quoique je ne sois pas un prodige en savoir,  
Que mon brave non plus n'est pas un homme habile  
Et qu'il serait plus propre à danser chez Mabile.  
D'abord il tire et pare à contre-sens, et fait  
Quelques dégagements et contres sans effet ;  
Ensuite, il se rabat sur un coup de seconde  
Et, par un nouveau coup que mon coude seconde,  
En dégageant sur quarte, il me froisse au flanc droit ;  
Mais mon fer, en parant, tient sain et sauf l'endroit.  
Alors à ma fureur l'amour-propre se mêle :  
Je marche, je le pousse ; il rompt d'une semelle  
Et, dès que l'imprudent montre son ventre en plein,  
Bondissant du jarret, comme un nouveau tremplin,  
De la pointe du fer, tout droit au mésentère  
Je l'atteins, je le tue et je le mets en terre.

Peut-être un peu puéril, ce jeu de rimes doubles ;  
mais, comme dit l'autre, ça vaut mieux que d'aller au  
cabaret, et puis c'est beaucoup plus difficile.

Un tour de force poétique :

La Pyramide  
A  
Ta  
Cime  
Sublime  
Monument  
Qui fièrement  
Lève tes assises  
Les ombres indécises  
Des vieux jours évanouis  
Les spectres des rois enfouis  
Dans les ténèbres de leurs cryptes  
Ce monde géant de l'antique Égypte  
Apparaît : mais le nom du grand Napoléon  
Rayonnant au milieu d'obscurs hiéroglyphes  
Éclipse Pharaons, rois grecs, romains califes  
Comme un soleil qui brille au faite du Panthéon.

Cette fantaisie, signée Amédée Pommier, sans date aucune, retrouvée dans de vieux papiers, est évidemment déjà assez ancienne. Elle remonte au moins aux environs de 1860. Peut-être même fut-elle copiée alors et a-t-elle été écrite bien avant.

Taupin, qui est bien l'être le plus malpropre du monde, annonce l'autre jour avec affectation :

— Je viens de prendre un bain.

— Pas possible !

— Mais si, mais si... J'ai des principes. Je ne manque jamais de m'insérer dans une baignoire chaque fois qu'il y a une éclipse de soleil !

Il a tant plu  
Qu'on ne sait plus  
Quel est le jour qu'il a l' plus plu.  
Moi, je sais bien, au surplus,  
Qu'il m'eût plus plu  
Qu'il eût moins plu.

L'OPINION PUBLIQUE.

# LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

*MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION  
CANADIENNE*

**GRANDE ÉDITION:**

*50 CENTINS LA SÉRIE*

**ÉDITION POPULAIRE:**

*15 CENTINS LA SÉRIE*

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

**ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE**

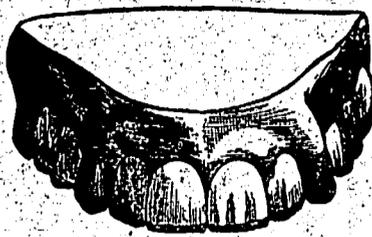
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez : LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.  
Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**Dr. BROUSSEAU**  
7, rue St-Laurent, Montréal.

## LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

\$1.00 le BILLET.

PROCHAIN TIRAGE:

GRAND TIRAGE:

Mardi, 20 Juin 1893.

Mardi, 27 Juin 1893.

Sous la surveillance personnelle des commissaires nommés par le gouvernement de Québec.

### NOMENCLATURE DES LOTS:

1 lot valant	\$1.000 00	\$1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

### LOTS APPROXIMATIFS:

100 lots valant	\$2 50	\$250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

### NOMENCLATURE DES LOTS:

1 lot valant	\$15.000 00	\$15.000 00
1 do	2 500 00	2.500 00
1 do	1.500 00	1.500 00
1 do	1.000 00	1.000 00
1 do	500 00	500 00
5 lots valant	200 00	1.000 00
5 do	100 00	500 00
10 do	50 00	500 00
100 do	20 00	2.000 00
200 do	10 00	2.000 00

### LOTS APPROXIMATIFS:

100 lots valant	15 00	\$1.500 00
100 do	10 00	1.000 00
500 do	4 00	2.000 00
999 do	4 00	3.996 00
999 do	4 00	3.996 00
999 do	4 00	3.996 00

2834 lots valant \$ 5.298 00

4022 lots valant \$42.988 00

11 billets pour \$1.

11 billets pour \$10.

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.  
P. O. Borre 987.

ED. C. LALONDE, gerant.

On demande des agents.

## LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

## LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

**SEUL JOURNAL INDEPENDANT**  
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

**LOUIS PLAMONDON**

Successeur d'ARCADE DEPATIE

**Cigares, Tabacs, Pipes, etc.**

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPECIALITE

## L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THEATRE,  
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.  
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

## LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

## Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.  
Do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

### ASSURANCES:

FEU: "London Assurance Corporation."  
ACCIDENTS: "Norwich and London."  
VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.